

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

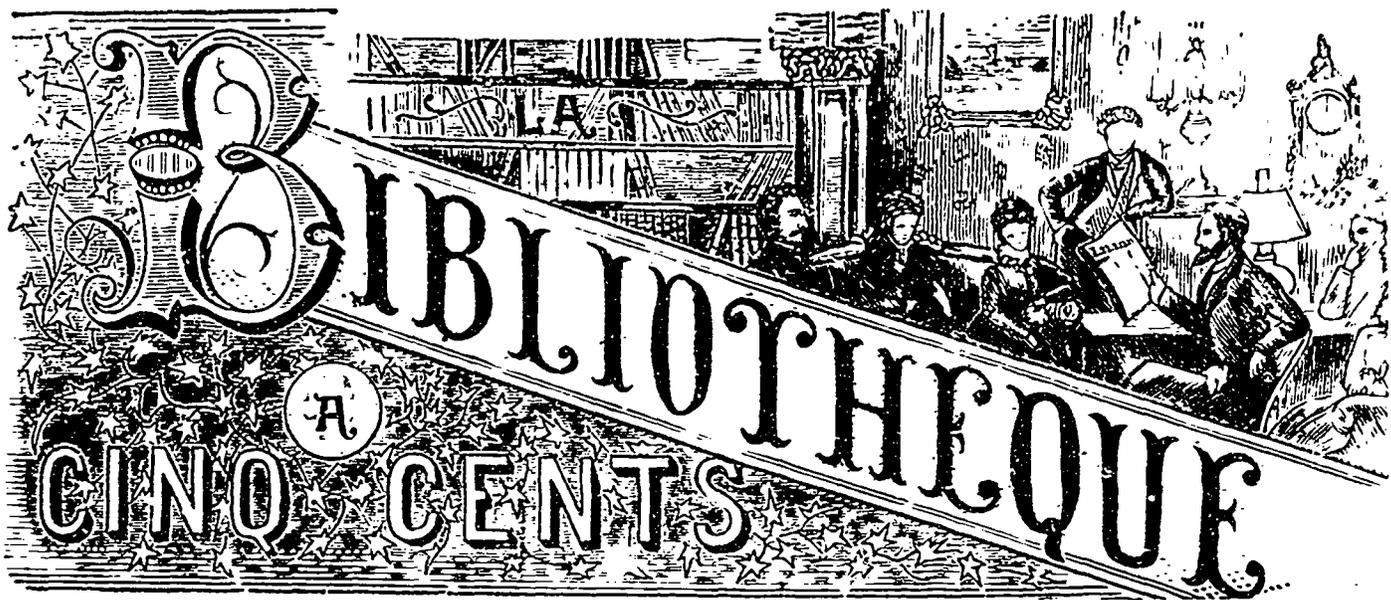
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

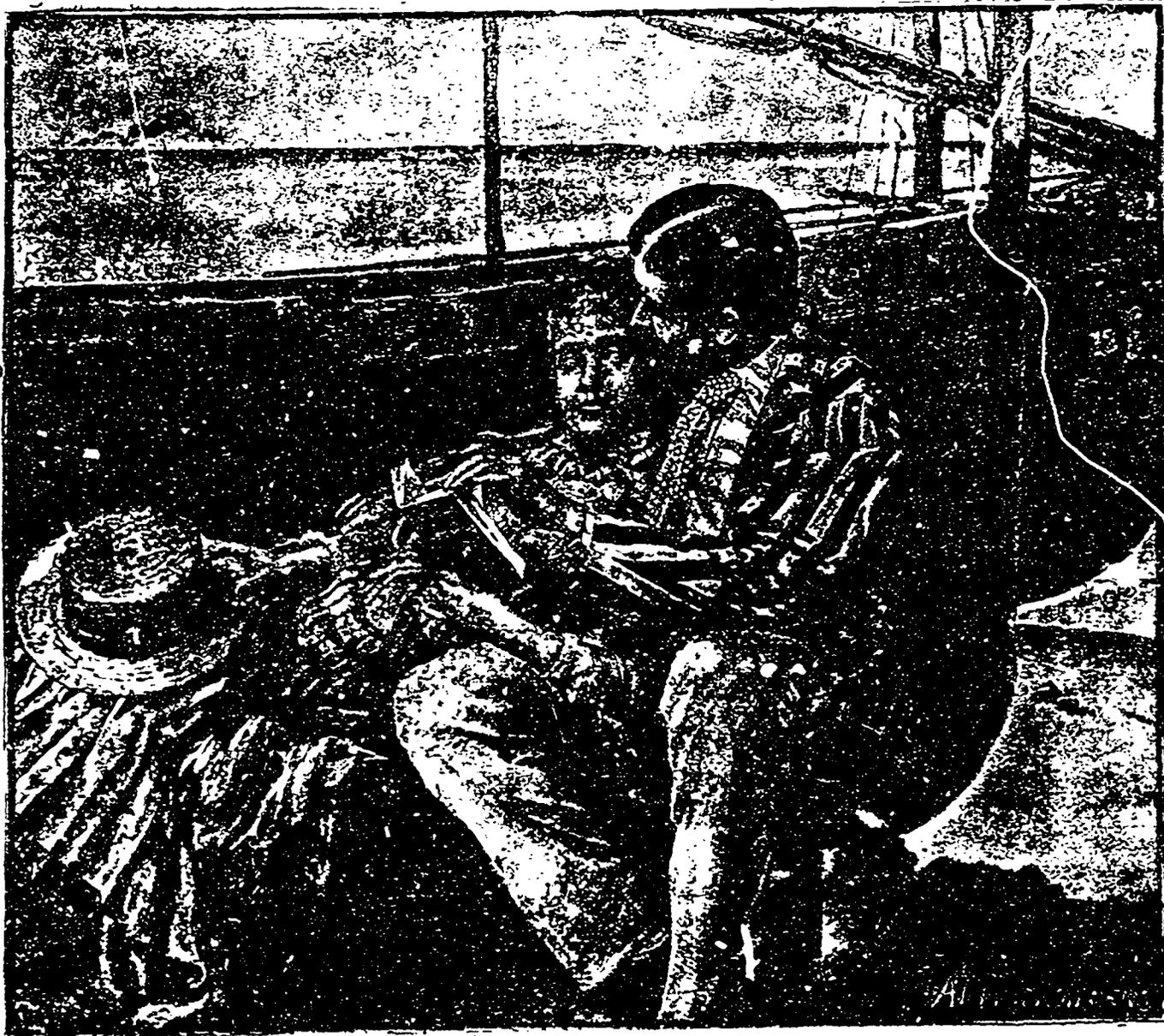
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 9 SEPTEMBRE 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 23

LES FRERES DE LA COTE



N'êtes-vous pas l'univers pour moi! répliqua tendrement le jeune homme.

LES FRERES DE LA COTE

Par EMMANUEL GONZALEZ *

I.

LA CHASSE-PARTIE.

Dona Carmen de Zarates regardait autour d'elle et se croyait éblouie par un rêve étrange. A ses yeux s'offrait un affreux tableau, de farouches aventuriers s'amusant aussi brutalement qu'ils se battaient. Ils célébraient largement l'orgie du triomphe sur la plage calcinée par le soleil. Ils auraient craint de l'étouffer entre les quatre murs d'un cabaret. A la débauche de ces Titans de la mer, il fallait un cadre gigantesque, le flot grondant sous leurs pieds, le ciel cuivre des tropiques resplendissant sur leurs têtes. Leurs habits de fêtes, c'étaient leurs haillons sanglants. Les verres et les couteaux étincelaient à leurs mains.

Quand les prisonniers furent arrivés devant la tente de M. du Rossey, sous la conduite du Léopard, le vieux boucanier se tourna vers la pauvre fille, et lui dit brusquement :

— C'est ici qu'il faut s'arrêter, ma jeune peau d'Ebène.

La malheureuse marchait toujours.

— Allons ! m'entends-tu ?

Elle s'arrêta.

— L'enfant est docile, murmura le Léopard. Elle rêve sans doute à son pays qu'elle ne reverra plus !

— Joli pays, dit un autre : du sable brûlant et des moustiques !

— Et des fiancés, ajouta Michel le Basque, qui vous donnent un jour le collier de verre, et le lendemain des noces vous vendent au facteur. La lune de miel n'est pas longue en Guinée !

En ce moment, la négresse poussa un petit cri plaintif et recula, comme touchée par un contact venimeux. Le terrible Michel venait de serrer brutalement sa main pour l'entraîner dans une farandole effrénée qu'une vingtaine des Frères de la côte voulaient de commencer autour du butin avec des femmes de couleur. On eût dit d'une ronde de damnés à voir haletter tous ces visages noircis par la poudre et le soleil, et baignés de sueur. La jeune fille jeta donc un regard si suppliant et si désespéré au Léopard, que ce dernier dit aussitôt à son *matelot* :

— Laisse cette mijaurée, Michel ! elle n'est pas encore adjudgée !

— Puisque tu le veux, répliqua le Basque avec une résignation inaccoutumée, au lieu de me délier les jarrets, je vais boire !

Et il courut se mêler à un groupe d'aventuriers rangés en cercle autour d'une citadelle de tonneaux remplis de vins de Xéès et de Rota. A un signal donné, d'un coup de hache il enleva la bonde d'un bari, et un jet de liqueur dorée se versa en pluie pailletée dans les coupes grossières tendues de tous côtés. Les plus proches n'avaient d'autres coupes que leurs lèvres. Quant un ivrogne tombait, c'étaient des éclats de rire formidables, et un autre se hissait sur son corps pour recueillir sa part du déluge. Ces exploits bachiques allumèrent bientôt chez les aventuriers une gaieté violente. Ici, deux Frères de la côte s'embrassaient avec effusion. Là, d'autres se désaient avec fureur. Des bouteilles volèrent en éclats sur les tables, sur les tonnes, et quelques-unes s'égarèrent sur les têtes des buveurs. Les chiens des boucaniers commençaient à hurler.

La pauvre captive tremblait de tous ses membres. Elle sentait qu'elle n'avait aucune pitié à attendre de ces hommes et qu'un miracle seul pouvait la sauver. Elle se tourna vers Eusebio de Carral et lui dit d'une voix brève :

Eusebio, avez-vous encore votre poignard ?

Il répondit sourdement : Non !

— La mer est une vaste tombe ! répliqua-t-elle en croisant ses bras sur sa poitrine avec désespoir.

Mais Michel le Basque, qui avait quitté la farandole, l'entendit prononcer ces paroles.

— Vous aimez les bains d'eau salée, ma petite reine, dit-il en ricanant. N'y comptez pas trop. Nous en avons dompté de plus fière que vous !

Et il fixa sur elle un regard insolent et curieux.

— Il n'y a pas un cœur d'homme dans la poitrine de ces réprouvés : ce sont des démons.

Tout-à-coup son regard s'arrêta comme fasciné à la vue d'un sifustier qui, indolemment appuyé sur sa carabine, contemplait cette scène sans la voir. Un cri s'échappa de ses lèvres. Elle avait reconnu Joaquin, et dès ce moment son cœur avait été soulagé d'un poids énorme. Sa destinée lui parut moins implacable : il lui sembla qu'elle sortait d'une nuit profonde et que le soleil brillait tout-à-coup à ses yeux. Tout à l'heure elle était moins qu'une femme, une esclave, un corps dont l'âme était absente. Elle crut redevenir dona Carmen. Car c'est là une vérité singulière que les volontés les plus altières subissent la loi des circonstances extérieures les plus futiles, et s'abattent et se relèvent au gré du hasard. Les aventuriers eux-mêmes parurent moins sinistres à la jeune Espagnole. Dans leur foule, en effet, il y avait une âme à elle, une voix qu'elle avait entendue suppliante et dévouée, un regard dont le rayon s'était posé sur elle, une pensée complice de la sienne. Elle n'était plus seule au milieu de ces bandits. Un instant elle se crut sauvée.

Mais quand elle vit, au cri jeté par elle, Montbars tressaillir, la chercher et son visage sombre s'éclairer d'un doute soudain, alors elle fut troublée d'une nouvelle épouvante. Ce jeune homme l'aimait, et si l'humble pêcheur de perles avait osé faire parler son amour, quel langage tiendrait donc le sifustier. L'orgueil espagnol fit naître dans le cœur de Carmen une lutte que déroba aux regards la couleur noire qui masquait son visage.

Pendant que ces réflexions s'agitaient dans son esprit, Joaquin s'était avancé pâle, interdit, presque honteux de son émotion. Arrivé devant le groupe des prisonniers, il ne vit qu'une jeune fille de Guinée, morne et tremblante sous ses yeux avides. Mais l'amour ne se laisse pas tromper à de pareils stratagèmes ; mieux que la haine, il lit dans le regard, la voix et les gestes. Ce que le Basque n'avait fait que soupçonner vaguement tout à l'heure, Montbars en était déjà certain. D'ailleurs, le visage de la prétendue négresse n'a rien du type africain, ni les lèvres saillantes, ni le nez épaté, ni cette laine crépue qui pousse comme un buisson sur les têtes africaines. Ce sont bien là, au contraire, les beaux cheveux de la créole, ses petites mains si fines croisées sur son cœur, ses pieds mignons qu'eût divinisés un sculpteur grec. Non, il est impossible qu'il s'abuse, qu'une illusion fatale l'éblouisse et le trompe. Il s'approche et lui dit d'une voix émue :

— Sênorita, me reconnaissez-vous ?

La jeune fille hésite encore. Elle jette un regard humilié sur son misérable costume ; la puissante dame a disparu pour faire place à la pauvre esclave, et elle rougit de se voir ainsi abaissée devant son ancien serviteur.

— Parlez ! parlez ! reprend Joaquin. Je n'ai pas besoin de prononcer votre nom ! Je sens battre mon cœur, qui n'a pas tressailli quand le bourreau m'a touché : c'est lui qui vous a reconnue.

Carmen comprit bien au son de voix du jeune homme, qu'il l'aimait toujours, et elle savait qu'une femme est toujours reine sur le cœur de son amant, soit qu'elle porte une couronne ducale à son front, soit qu'elle porte à son cou l'anneau de la servitude.

— Il faut donc que je reconnaisse un ami parmi ces brigands ! répondit-elle enfin.

— Le reproche est injuste, dit Montbars à voix basse, de manière à n'être pas entendu de Eusebio. Ces brigands sont

* L'épisode qui précède les *Frères de la Côte* a pour titre le *Pêcheur de perles*, et a paru dans le numéro 22 de la *BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS*.

mes frères, *senorita*. Avez-vous donc oublié déjà que j'ai versé un sang précieux aux Espagnols, et que notre terrible association offre seule un refuge aux criminels qui ne sont pas lâches !

—Vous vous vengez cruellement, Joaquin ! mais je pense que vous aurez pitié de moi. Cependant vous êtes jeune, vous, et vous ne pouvez, comme ces hommes, avoir renoncé à tout sentiment d'humanité.

—J'ai déjà bien souffert pour vous, *senorita*, mais cette fois le sacrifice même de ma vie ne saurait vous être utile. Oui, je puis vous sauver, mais hélas ! il n'est qu'un seul moyen !

—Parlez, dit *dona Carmen* avec angoisse.

—La femme de Montbars serait respectée de tous ! murmura le *flibustier* avec douceur.

L'Espagnole sourit dédaigneusement ; Montbars, sans s'en apercevoir, continua :

—Le pêcheur de perles n'existe plus, *senorita*. Aujourd'hui je suis un homme libre.

—Vous êtes libre, dit Eusebio, mais vous n'avez pas même le pouvoir de sauver une femme.

—Nous sommes tous égaux, répondit Montbars en hésitant. Je subis la loi commune. Je ne puis rien par moi-même. Croyez que sans cela je n'aurais pas osé offrir à *dona Carmen* une pareille voie de salut. Songez seulement, *senorita*, ajoutait-il d'une voix lente et troublée, que rien au monde ne saurait empêcher les conséquences du partage qui va avoir lieu.

—J'attendrai ! dit-elle avec fermeté.

Ils furent alors interrompus par les cris qui s'élevaient de toutes parts :

—La chasse-partie ! le serment ! le serment !

Ces clameurs qui donnaient comme une sanction terrible aux dernières paroles de Montbars, émurent *dona Carmen*, qui regarda avec épouvante les aventuriers qui allaient décider de son sort.

Ils se réunissaient en ce moment pour le partage, un des épisodes les plus importants de leur métier. Chaque classe se distinguait facilement, moins par le costume que par l'allure du corps, la démarche, l'expression de la physionomie.

Nos captifs se trouvaient derrière la troupe des boucaniers. Ceux-ci, presque tous tranquillement appuyés sur leurs fusils, conservaient un air de gravité rude et sauvage auquel leur équipement sévère prêtait quelque chose d'imposant. Leurs *bracs*, couchés à leurs pieds, les regardaient languissamment.

À droite, au contraire, les *flibustiers*, misérablement accoutrés d'un caleçon et d'une chemise de toile agrafée, chez quelques-uns au moyen d'un diamant magnifique, remuaient comme une fourmière autour de l'Olonnais et de Vanhorn, deux de leurs principaux chefs.

Ces aventuriers, qui devaient leur nom au mot anglais *flibuster* (corsaire), étaient lestes, agiles, inquiets et pleins de feu. Ils avaient l'air moins sombre que les solitaires boucaniers, mais le cœur encore plus dur et plus impitoyable, grâce à leur constante communauté, qui provoquait souvent les querelles. Habités de plus à s'entendre vainement supplier lorsqu'ils grimpaient à l'abordage des vaisseaux espagnols, ils avaient l'affreux courage de plaisanter en égorgeant. Quand ils partaient pour une expédition, tous les gens de l'équipage s'associaient deux à deux, afin de se secourir l'un l'autre s'ils étaient blessés ou s'ils tombaient malades. Voici en quoi consistaient ce célèbre *matelotage*. Ils se passaient un écrit sous seing privé en forme de testament, par lequel ils mettaient tout leur avoir en commun, le laissant au survivant en cas de mort. Jamais cet engagement ne fut trahi, jamais la cupidité ne fit oublier à un *flibustier* son *matelot* blessé et gisant au lieu du combat. Quelquefois l'accord n'était que pour un voyage, quelquefois pour toute la vie. C'étaient bien de véritables frères.

Derrière eux affluaient les *habitants*, cultivateurs du sol et trafiquants, qui étaient vêtus de larges haut-de-chausses et de pourpoints de toile blanche. Les gens les moins aventureux, les plus rusés embrassaient cette vie de colons. À l'instar des boucaniers et des *flibustiers*, ils s'*emmatelottaient* deux ou trois,

au préjudice des héritiers d'Europe, et obtenaient du gouverneur un terrain de quatre cents pas géométriques de large et de soixante de long. Puis ils se bâtissaient des cases, couvertes de feuilles de canne à sucre et fermées de planches de palmiers ou de roseaux qu'ils nommaient *palissades*. Les habitations étaient toujours situées près de la mer, ou d'une rivière, ou d'une source. Ils cultivaient des patates, du manioc, des bananiers, des figuiers. Puis ils plantaient du tabac qu'ils envoyaient en France ou qu'ils échangeaient contre des marchandises. Ceux qui assistaient au partage semblaient n'y avoir qu'un intérêt de curiosité : tout ce butin devait cependant tomber dans leurs mains, car les *flibustiers* ne se remettaient pas en mer qu'ils n'eussent tout dépensé.

Enfin le fond du tableau était occupé par les groupes lugubres des *engagés*. Ces pauvres diables restaient accroupis sur le sable, silencieux, inertes, la tête rase, presque nus. C'étaient des malheureux que les *habitants* allaient engager en Europe et amenaient aux Antilles pour les servir pendant trois ans. C'était un rude service ! Au point du jour le commandant les sifflait comme des bêtes de somme et les menait au travail, pour abattre du bois ou cultiver le tabac. Il les surveillait, et si l'un d'eux se reposait une minute, il le frappait avec sa lienne comme un argousin frappe un forçat. Parfois l'*engagé* était si cruellement frappé qu'il ne se relevait pas. Alors on le mettait dans un trou, à un coin de l'habitation, et il n'en était plus parlé. Après leur dîner, composé de patates hachées avec de la viande, ils éjambaient le tabac, fendaient le mahot, écorce d'arbre qui servait à lier, et à minuit on leur permettait de se coucher. Beaucoup devenaient insensibles, à ce point qu'on pouvait les piquer sans qu'ils le sentissent. Les *engagés* des Anglais servaient sept ans, après quoi le maître les enivrait de guilledine, puis leur faisait signer un nouveau contrat.

Cependant un profond silence venait de succéder au tumulte. M. du Rossey, gouverneur de la Tortue, le Léopard et l'Olonnais s'étaient placés, debout devant les tonneaux, les ballots et tout le butin entassé pêle-mêle sur la plage. Le gouverneur avait un livre à la main.

—Vous savez, dit-il d'une voix forte, qu'avant de rien partager, vous devez tous apporter ce que vous auriez pu garder jusqu'à la valeur de cinq sous ?

—Oui, crièrent tous les aventuriers.

—Eh bien, Léopard, commencez l'appel, dit le gouverneur.

—Montbars, approchez ! ordonna le vieux boucanier.

Joaquin fit un pas.

—Allez me dénoncer, murmura la jeune fille avec une expression de mépris.

—Ne craignez rien, répondit-il. Ce n'est pas moi qui vous perdrai !

Il se sentait mourir en pensant à ce qui allait se passer, cherchant, mais en vain, quelque moyen d'empêcher cette catastrophe inévitable, voyant un rival dans chaque Frère de la côte.

Quand il se trouva devant M. du Rossey, le gouverneur parut surpris de son agitation ; néanmoins il lui dit avec bonté, en désignant le livre qu'il tenait : — Posez votre main sur le Nouveau-Testament, Montbars.

Joaquin obéit.

—Et maintenant jurez que vous n'avez rien détourné du butin.

—Je le jure, dit-il d'une voix forte.

—Et de plus que vous n'avez caché sciemment la valeur d'aucun objet, le nom d'aucun prisonnier ?

—Oseras-tu te parjurer à ce point ? dit une voix à son oreille.

Il leva la tête. C'était Michel le Basque. Il devina en lui un rival, avec cet instinct égoïste et sûr de l'amour, en lui lançant un regard plein de haine et de défi :

—Je le jure, répondit-il encore.

—Tu sais que le frère qui fait un faux serment perd sa part, qui est distribuée à ses compagnons ou offerte à quelque chapele, reprit le Basque.

—Je le sais ! dit Montbars en rejoignant le groupe des prisonniers, tandis que l'on continuait l'appel.

Michel le suivit.

—Espères-tu donc sauver cette femme qui te méprise ?

—Michel le Basque ! cria le Léopard.

Tous les yeux se tournèrent vers le groupe des prisonniers. Joaquin regarda encore dona Carmen : il retrouva la même immobilité dédaigneuse. Pas un geste, pas un coup d'œil, pas un soupir qui ressemblât à une prière !

Le Basque s'éloigna.

Joaquin leva brusquement la tête. Le Basque s'avancait avec lenteur vers les trois chefs qui présidaient à l'appel.

Michel prêta serment et ne dénonça pas dona Carmen.

Quand l'appel fut terminé, le gouverneur se tourna vers le Léopard et lui remit un parchemin scellé d'un triple sceau, en disant :

—Maître, avant de procéder au partage, lisez à haute voix la *chasse-partie* signée par les chefs de l'expédition avant leur départ, et dont les clauses doivent être rigoureusement observées.

Les aventuriers battirent des mains et se rapprochèrent pour mieux écouter.

Le Léopard rompit le sceau et déployant le parchemin, commença à lire au milieu d'un profond silence :

—Chasse-partie. Art. 1er. Le maître boucanier, chef de l'expédition du Port-Margot, aura en partage, outre son lot comme les autres, tous les esclaves de condition.

Michel le Basque sourit. Joaquin comprit ce sourire.

—Je me suis laissé tromper comme un enfant ; si dona Carmen, murmura-t-il en pâlisant, avait été dénoncée, elle tombait en partage à mon oncle, et je pouvais espérer. En voulant la sauver, est-ce donc moi qui l'aurai perdue !

La lecture des articles suivants se poursuivit ; il s'agissait de récompenser les boucaniers suivant les blessures reçues.

Joaquin interrompit la lecture de la *chasse-partie* par de fréquentes apostrophes à son oncle. Le Léopard fit mine de ne pas l'entendre, puis la lecture terminée : quelle demande nous adresse Joaquin Montbars, qui paraît si empressé d'obtenir le prix de son dévouement ?

L'attention redoubla.

—Je demande ces deux esclaves, répondit le jeune aventurier d'une voix altérée en désignant la prétendue négresse et Eusebio. Ma vie ne vaut-elle pas un pareil salaire ?

La surprise se peignit sur tous les visages. On s'attendait à quelque exigence exorbitante. Après un moment de silence, M. de Rossey dit aux chefs :

—Il me semble que rien ne s'oppose...

—Avant tout, écoutez-moi, interrompit Michel le Basque d'une voix tonnante.

La foule continua à faire silence, pressentant quelque incident curieux. Tout public veut un spectacle.

—Parlez ! dit M. du Rossey.

—Tout ceci est mensonge et tromperie, mes frères, répliqua Michel.

Et saisissant la jeune fille par le bras, il la traîna tremblante devant le gouverneur. Les regards de la foule la dévoilèrent pour ainsi dire. La pauvre enfant laissa tomber sa tête sur sa poitrine, demandant à Dieu la grâce de mourir.

—Que veut dire mon matelot ! s'écria le Léopard.

Michel le Basque hésita un instant en voyant l'angoisse de son vieil ami. Mais Joaquin, à peine revenu de sa surprise, l'ayant vivement repoussé, pour se placer fièrement devant dona Carmen comme un bouclier vivant, la rage remonta au cœur du Basque, et il dit fortement :

—Cette négresse que vous allez donner à Montbars, c'est une puissante dame, une noble Espagnole !

Des imprécations, des cris de fureur éclatèrent de tous côtés.

—Nommez-la, dit le gouverneur.

—T'acharneras-tu aussi lâchement à la perte d'une femme, vaillant Michel ! s'écria Joaquin.

Le Basque haussa les épaules et reprit :

—Montbars a demandé une négresse pour esclave ; moi, je réclame dona Carmen de Zarates, maîtresse de la Rancheria !

—Trahison ! trahison ! crièrent les aventuriers.

—Ainsi tu trompais tes frères, malheureux, dit le Léopard à son neveu, foudroyé par cette révélation publique.

Mais sentant que tout était perdu s'il faiblissait comme un coupable, Joaquin résolut alors d'affronter le danger en face, et répliqua :

—Et bien ! oui, mon oncle, et j'en appelle à vous tous qui m'entendez ! s'il y a en vous quelque chose d'humain, vous m'approuverez. La voilà devant vous, cette terrible ennemie. Regardez-la ! vous voilà tous autour d'elle, vous êtes nombreux, vous êtes braves, vous êtes armés ; elle est seule, elle, faible, sans défense, sans autres armes que la frayeur qui la fait frissonner devant vous. Il est donc beau, il est donc courageux de faire trembler et pleurer une femme !

—C'est une Espagnole ! dit l'inflexible Léopard.

—A Michel le Basque l'Espagnole ! crièrent quelques voix.

—Mais, mon oncle, murmura Montbars à voix basse et convulsive, ne voyez-vous pas que je l'aime ?...

—Tu l'aimes, toi, dit le Léopard en tressaillant. Tu aimes une femme de cette race tyrannique, toi, le fils de mon frère, de Melchior, qu'ils ont tué ! Ne me répète pas cela ! Michel, reprit-il à voix haute, tu as demandé cette femme pour esclave. Je te l'accorde !

Le courageux jeune homme ne put retenir deux grosses larmes qui roulèrent sur ses joues brunies.

Dona Carmen vit ces pleurs.

Alors elle regarda Joaquin avec un sourire mélancolique et résigné et elle lui dit doucement, comme doivent parler les anges :

—Rassure-toi, Joaquin. Je serai morte avant que ce ladron, qui est mon maître, ait pu offenser encore la fille de don Juan de Zarates. Mes mains sont liées, mais mon âme immortelle est libre. Jamais dona Carmen ne s'agenouillera sous la *lienne* d'un aventurier.

—Quant à toi, Montbars ! dit en ce moment le gouverneur, choisis dans la prise ce que tu voudras pour ta récompense.

Un sourire dédaigneux crispa les lèvres de Joaquin. Mais il voulut faire une dernière tentative, et s'approchant de son rival.

Ecoute, Michel, lui dit-il ; choisis, si tu veux, à ma place ! Je t'offre ma part entière pour la rançon de dona Carmen ! Argent, denrées, esclaves, prends tout !

—Tu est fou, mon garçon ! répliqua le Basque. Tout cela vaut-il une bonne vengeance !

—Fou ! répéta Montbars. Eh bien ! moi, reprit-il avec un accent insultant, je regarde comme un lâche tout homme qui ose vouloir se venger d'une femme !

Une sueur froide mouilla le front du Basque.

Tu es le neveu de mon matelot, mais quand tu auras recouvré la raison, dit-il froidement, si tu ne crains pas de renouveler cette injure, nous viderons la querelle suivant nos usages !

Montbars s'éloigna, la tête perdue, et se laissa tomber au pied d'un rocher, les yeux hagards, les bras convulsivement croisés.

Le partage venait de commencer.

M. du Rossey divisa la troupe des boucaniers et l'équipage des filibustiers en lots de dix hommes. Chaque dizaine donna sa marque, un poignard, une bib', un bonnet, une calebasse de poudre, à un enfant dont les yeux étaient bandés et qui jeta les marques au hasard sur chaque lot. Puis on commença à partager ces lots en dix parts. Cela terminé, on devait vendre à l'enchère, au plus offrant, les pierreries, les hardes, les marchandises et l'argent fabriqué, et faire un nouveau partage des sommes provenues de cette vente.

Dona Carmen ne prêtait aucune attention à ces scènes singulières. Tout était dit pour elle. Elle attendait, immobile et comme insouciant, la fin du partage. On l'eût prise pour une vraie fille de la Guinée, morne, sans pensée, indifférente à son sort, une cariatide vivante.

A cet instant, le regard vague et sans but de Montbars

s'éclaira tout-à-coup comme si une pensée soudaine lui traversait l'esprit. Il se leva et vint se mêler aux groupes des boucaniers. Il entendit la voix rauque de Michel le Basque criant :—Allons ! en marche ! à son engagé qui chargeait sa part de butin sur les épaules de ses esclaves.

Mais Joaquin ne regarda pas dona Carmen, et tendant son gobelet de cuir bouilli à Pitrians, qui, une bouteille à chaque main, versait à tous de larges rasades, il lui cria joyeusement :—A boire, Pitrians ! n'oublie pas les amis !

En se voyant abandonnée de celui qui était son dernier espoir, dona Carmen ne put s'empêcher de frissonner et murmura : J'ai peur !

Montbars ne tourna pas la tête vers elle et vida gaiement son gobelet.

L'engagé du Basque venait de délier les mains de dona Carmen et celles des autres esclaves.

La jeune fille leva les yeux au ciel avec un sourire amer et triomphant à la fois, puis, se penchant vers Michel le Basque, elle tira vivement sa mancheta du fourreau, et la lame effleurait déjà la poitrine de la jeune fille, quand le boucanier lui saisit le bras et lui arracha l'arme, en disant :

—Vous risquez de vous piquer, ma petite reine !

Les mains de Montbars s'étaient involontairement tendues vers elle, et ses lèvres s'étaient entr'ouvertes ; mais il eut la force de ne pas pousser un seul cri !

—Oh ! je suis perdue ! dit avec désespoir la jeune Espagnole.

—Pas encore, murmura Montbars, qui s'approcha d'elle tandis que le boucanier s'était éloigné pour donner quelques ordres. Cet homme aime la vengeance, mais, heureusement, ce n'est pas la seule passion vile que Dieu ait mise dans son cœur.

—Venez, s'enrôla ! cria à don Carmen Michel le Basque, qui faisait partir ses esclaves et son lot de prise.

—Suivez-le ! ne résistez pas ! lui dit tout bas Montbars. Il ne partira pas avec vous, j'en suis sûr.

En ce moment, M. du Rossey appela le boucanier, qui se rendit près de lui.

Mais quel est votre dessein ? demanda dona Carmen à Montbars. Que méditez-vous ? un crime, peut-être ! votre perte !

—Non ! répliqua Joaquin avec exaltation. Un crime ne vous sauverait pas. Mon dernier espoir, le voici. Cet aventurier est un de nos plus forcenés joueurs. Ces dés valent mieux pour vous que le fer et que l'or. Qu'ils me soient propices dans le duel hasardeux que je vais engager avec votre maître et dont Dieu seul sera juge !

—C'est là, je crois, un espoir bien frivole, Joaquin.

—Frivole ! répéta-t-il. Ah ! vous ne connaissez pas Michel le Basque. Cet homme rirait devant une épée nue. A quoi bon le menacer ? Je lui ai offert ma part de prise : il a haussé les épaules ; mais quand il perdra son butin, ballot par ballot, piastre par piastre ; quand chaque coup de dé le vaincra, l'étourdira, le ruinera ; quand son cœur sera martelé par une veine accablante, alors je serai maître de lui, de son honneur, de son courage, de sa vie, de sa vengeance ! Ce brave me demandera sa revanche avec prière, comme un enfant ; ce prodigue pleurera sur son dernier jacobus d'or ! Mais silence ; le voici :

Le Basque revenait vers son esclave.

Montbars se tournant avec insouciance du côté de Pitrians, lui dit :

—Eh bien ! vieux satrape, maintenant que nous avons assez bu, veux-tu jouer ?

—Jouer ! bégaya Pitrians. Je te volerais ton argent. Après le train que tu viens de faire, tu n'es pas assez calme.

—Bah ! il faut s'étourdir, répliqua Montbars. D'ailleurs tu sais le proverbe : Malheur d'amour, bonheur au jeu !

Le Basque les écoutait.

—Tu fais de moi ce que tu veux, dit Pitrians. Jouons.

Ils s'attablèrent à un baril, sur lequel les dés de poche de Pitrians ne tardèrent pas à rouler. Mais ce dernier n'était pas en veine. Quand il eut perdu une centaine d'écus, il se retira.

Les yeux de Michel le Basque étaient restés attachés sur les joueurs, comme fascinés.

—Qui prend la place ? cria Montbars.

—J'ai refusé la part du jeune homme comme rançon, pensait Michel ; mais si je pouvais garder l'esclave et gagner l'or de cet amoureux !

Il s'approcha en hésitant et dit à Joaquin :

—Es-tu homme à jouer avec moi sans rancune ?

Montbars leva froidement les yeux et lui répliqua :

—J'étais fou tout à l'heure, tu l'as dit. Je jouerais maintenant avec le diable.

—Merci, frère, dit en riant le Basque, trompé par cette brusquerie apparente.

Tous les regards étaient fixés sur les deux joueurs, comme attirés par un aimant magique.

—Quelle mise ? demanda le Basque.

—Ce que tu voudras ! répond Montbars, dont les lèvres sèchent d'impatience.

—Cinq cents écus !

—Va pour cinq cents écus.

La main de Montbars tremble en secouant le cornet : il jette ses dés, il n'ose regarder.

—Onze ! s'écrie la galerie.

Il se rassure avec la facilité du joueur heureux. La fortune lui sourit : il la croit enchaînée. Michel n'amène que *sept*.

—Le reste de mon lot ! propose le vaincu.

—Contre tout le mien, j'y consens ! répond Joaquin, et de nouveau les dés se choquent dans le cornet. Cette fois le jeune homme a confiance, il lui semble que ces dés doivent lui obéir ; et, en effet, cette fois encore, la galerie répète le même chiffre :—Onze !

Michel amène *six*.

Le Basque se fait verser à boire deux gobelets de Xérès par son engagé, donne un coup de pied à son bras, qui se retire en gémissant, et promène un regard farouche autour de lui. Il cherche un sourire, un geste, un coup d'œil qui puisse provoquer sa colère. Mais rien ! Le silence est profond. Enfin il contemple le visage de Montbars, qui reste froid et indifférent, et lui dit d'une voix sourde :

—Si je te proposais de jouer mes esclaves (il appuie sur ce mot) contre tout ce que j'ai perdu ?

Si Joaquin laisse briller dans ses yeux un éclair de joie et d'espérance, le Basque se lève et s'éloigne avec ses esclaves. Il est résolu à n'être pas dupe du jeune homme ; mais Montbars a pris son parti. Il écoute avec calme l'offre de son adversaire, et il parvient, effort surnaturel, à sourire.

—Tes esclaves contre ce que tu as perdu ? réplique-t-il. Mais ils ne valent pas cent écus !

Sa voix n'a pas tremblé. Pourtant le Basque hésite encore. Joaquin se tourne vers les spectateurs et s'écrie :

—Allons ! qui veut la place de Michel ? Je n'ai pas de temps à perdre, je tiens ce qu'on veut.

Le Basque se rassure. S'il se fût levé, c'était un homme mort !

—Au fait, cela m'amuse ! reprend-il.

—Ah ! c'est heureux ! dit Montbars d'une voix douce. Alors continuons !

—Mes esclaves contre six cents écus, soit !

Dona Carmen sent l'espoir revenir à son cœur. Elle s'approche de Montbars. Il ne bouge pas. Il ne voit que les dés secoués par Michel le Basque, qui se heurtent, roulent et s'arrêtent.

Huit ! s'écrie le boucanier.

Le jeune homme pâlit. La chance a tourné, il amène *cinq*, Michel gagne. Les oreilles tintent à Joaquin, ses yeux se voilent ; il veut garder son sang-froid, jouer lentement, avec calme. Il perd encore. Il agite le cornet avec rage et renverse bruyamment les dés. Il perd toujours.

—Tu n'as plus rien, partons ! dit Michel en se levant.

Carmen sent ses membres se glacer et ses genoux chanceler. Une larme, non de rage, mais de douleur profonde, roula dans les yeux de Montbars.

—Partir! il va partir avec elle, murmura-t-il en frémissant, et je ne puis rien pour l'empêcher. J'ai tout perdu, jusqu'aux armes avec lesquelles je me serais vengé! Oh! misérable que je suis!

Tout à coup une idée terrible lui vint.

—Rassieds-toi, s'écria-t-il avec fureur, en étreignant le bras de Michel le Basque. Joue ns encore! jouons toujours!

Il y avait sur son visage quelque chose d'égaré.

—Mais que jouerons-nous? répondit le boucanier en ricanant. Tu es ruiné, tu es pauvre, ne le sais-tu pas?

—Oui, mais je suis encore libre, moi, ne le sais-tu pas à ton tour? dit-il amèrement.

—C'est vrai. Eh bien! demanda son adversaire.

—Ecoute, reprit Joaquin, me regardes-tu comme un homme adroit et brave? as-tu jamais douté de mon courage?

—Jamais! répondit le Basque, qui pensa que Montbars cherchait quelque sujet de querelle.

—Mes membres sont-ils assez robustes à ton gré? continua le malheureux. Sais-je bien viser le gibier? Puis-je valoir à tes yeux le chien qui rapporte la proie à son maître? Enfin suis-je digne d'être un valet?

—Que veux-tu dire! s'écria Michel, qui crut que Joaquin devenait fou.

—Ce que je veux dire, répliqua avec feu le jeune homme d'une voix haletante et le regard rayonnant, c'est que je vais te proposer une partie chanceuse et magnifique, que je te demande revanche: que, contre toute ta part et la mienne, argent et esclaves, je te joue trois années de ma vie, pendant lesquelles je serai ton engagé!

Carmen ne comprit pas parfaitement le sens de cette proposition désespérée, mais elle en devina l'horreur en entendant le fréuissement qui courut parmi les spectateurs. Le stoïque Léopard lui-même en fut effrayé et dit à son neveu:

—Joaquin, prends garde!

Mais Montbars, pâle comme la mort, impatient, éperdu, répondit d'une voix creuse:

—C'est vous qui l'avez voulu! Si je dois tomber dans l'abîme, il n'est donné à aucune main de m'en retirer!

Le silence devint solennel. Chacun attendait avec anxiété les paroles de Michel le Basque. Après avoir réfléchi un instant, il répartit:

—Bah! tu veux rire, mon garçon. J'ai sommeil. D'ailleurs, c'est une folie. Dois-je risquer de perdre...

—Je vous prends tous à témoin, interrompit vivement Montbars, que Michel n'ose pas continuer loyalement cette partie fatale, qu'il a peur du hasard et du jeu. Lui ai-je refusé une revanche, moi! ou bien pense-t-il que je ne vaudrais pas quelques sacs d'écus et quelques esclaves!

Michel resta assis.

—Tu m'as bien compris, n'est-ce pas? reprit lentement le jeune homme. Si je perds, mon bras et ma tête sont à toi. Je t'obéirai fidèlement. Ma chasse sera la tienne. Tu auras sur moi droit de vie et de mort!

Le Basque n'osa reculer.

—J'accepte, dit-il. Puis il saisit le cornet et le secoua.

On entendait le cœur de Montbars battre dans sa poitrine. Sa force était à bout.

—Trois! s'écria Michel avec un sourire inquiet et farouche après avoir renversé les dés.

Le Léopard tressaillit. Joaquin espérait, et ses mains glacées tremblaient comme celles d'un agonisant.

—Que Dieu la protège! murmura-t-il.

Et les dés tombèrent sur le baril.

Il avait détourné les yeux, et toutes les bouches restèrent muettes. Montbars eut froid au cœur.

—Drôle de hasard! s'écria Michel le Basque.

Le malheureux jeune homme n'osait regarder le chiffre fatal.

—Allons! suis-moi, Joaquin! dit son adversaire en se levant.

—Ce n'est pas possible! balbutia Montbars. Et il regarda. Il avait amené deux.

Il ne répondit rien, se leva en chancelant au milieu de la stupeur générale et rejoignit la troupe des esclaves que l'engagé de Michel faisait mettre en marche vers la tente du maître.

—Vous le voyez, Joaquin, lui dit alors dona Carmen, je suis funeste à tous ceux qui m'aiment!

—Le sort nous a trahis jusqu'à la fin, *senorita*, répondit tristement Montbars. Mais votre maître est aussi le mien, et l'engagé sera peut-être plus utile à l'esclave de Michel que ne l'eût été le libre boucanier! Grâce à la perte de ma liberté, nous ne sommes pas séparés, et vous pouvez encore compter sur un protecteur!

—Pauvre Joaquin! murmura dona Carmen. Mais Michel le Basque n'osera pas...

—Me frapper de sa lienne, peut-être, me priver de nourriture et de sommeil, me jeter au fond de quelque trou infect, me torturer enfin, comme les autres, c'est possible; mais je n'en souffrirai pas moins. Un ordre impérieux, un geste outrageant, des humiliations qu'il me faudra subir sans cesse, voilà quel sera mon véritable supplice. Croyez vous, *senorita*, que quand une noble créole d'Hispaniola brise son chasse-mouche sur la joue de son esclave favorite, à qui elle permettait tout à l'heure de jouer comme une sœur avec elle, croyez-vous que ce soufflet d'éventail lui soit plus léger que les coups de rotin ne le sont à la plante des pieds d'un nègre grossier et fainéant!

Dona Carmen n'osa rien répliquer.

Pendant qu'ils s'éloignaient, le Léopard dit à Michel le Basque, qui les suivait d'un regard joyeux:

—L'enfant avait besoin de cette leçon, mais ne le pousse pas à bout, mon *matelot*, n'oublie pas que c'est le fils de mon frère!

—Sois tranquille, vieille Carabine! répondit Michel! Tu sais que je ne hais pas Joaquin. Mais quant à la donzelle, je ne saurais oublier la manière dont nous avons fait connaissance, et quand le diable s'en mêlerait, il faudra bien que je me venge!

Et le Basque reprit, en sifflant, le chemin qui conduisait à sa tente.

CHAPITRE III

LE TREMBLEMENT DE TERRE

Michel le Basque n'était pas ce que l'on appelle vulgairement un méchant homme. Il passait même parmi ses compagnons pour un *bon enfant*; mais il avait le caractère violent, entêté. Son orgueil froissé pouvait le porter à des cruautés grossières. Il comprit instinctivement qu'il ne pouvait faire souffrir dona Carmen que dans la personne de son rival; et chaque jour, presque sans s'en rendre compte, il devint plus rude pour son ancien camarade. Mais Joaquin, qui ne voulait pas quitter dona Carmen, restait comme insensible à tout. C'était donc une lutte continuelle entre les défiances méticuleuses, les provocations même du maître et la résignation absolue des deux jeunes gens.

Et cependant jamais Joaquin n'avait été plus heureux. Ce fut sous le poids de cette surveillance jalouse que grandit son amour et que la fière jeune fille elle-même ne put s'empêcher d'entendre les battements de son propre cœur.

Joaquin était accablé de travail, mais tandis que ses bras se fatiguaient à fendre le mahor, son âme rêvait à dona Carmen, et quelquefois quand ses yeux plongeaient au fond de quelque allée sombre du bois, il voyait une robe blanche y glisser comme une apparition, et cela lui donnait du courage.

Entraînée par la pitié et la reconnaissance, la jeune fille osait donner au malheureux engagé des preuves de sympathie naïve que n'eût jamais eues le frère de la côte.

Dans un refrain indistinct qui semblait s'échapper sans but des lèvres de dona Carmen, il y avait un sens mystérieux que Joaquin seul devait comprendre.

Il savait interpréter un geste, une fleur jetée à terre, une

branche brisée par mégarde dans la forêt, un bout de ruban enroulé autour de quelques coquillages au bord de la mer, sous les yeux du maître, sans que ce dernier pût rien deviner de ce chiffre merveilleux inspiré par l'amour.

Et tous deux, l'engagé et l'esclave, étaient fidèles aux rendez-vous indiqués par ces signes furtifs. Chaque soir ils concertaient vingt plans chimériques de fuite, puis ils énuméraient les difficultés insurmontables ; puis ils se disaient : Il faut chercher un autre moyen ! Et sous ce prétexte donné de bonne foi, ils restaient de longues heures à voir mourir les flots sur le sable et à ne rien voir de mieux. Et quand les étoiles pâlissaient dans l'azur moins foncé du ciel, ils se séparaient en disant : A demain ! Et dona Carmen permettait à Joaquin de porter sa main à ses lèvres.

Un jour en revenant de la chasse il trouva Carmen debout sur le seuil de la tente et regardant la mer.

—Que faites-vous là. Peau d'ébène ? lui dit-il brusquement, car il continuait à lui donner le nom qu'elle devait à son inutile stratagème.

—J'admire cette mer calme et unie comme une glace, répondit-elle.

—Oh ! je sais les pensées qui naviguent dans les têtes folles, reprit-il de son ton bourru. On regarde la mer ; on se dit en soi-même : Elle est bien calme et bien vaste. On pense qu'une barque pourrait se trouver là sur le bord, un beau soir, par hasard ; qu'il se rencontre toujours quelque damoiseau pour avoir pitié d'une jeune fille...

—Maître Michel ! interrompit l'esclave.

—Que le maître peut s'absenter pour quelques jours, poursuivit le Basque. Toutes ces idées trottent dans la cervelle. On regarde involontairement si l'horizon est pur, et on espère. Si le maître tarde à revenir de la chasse, on pense qu'il a peut-être éprouvé quelque accident, et on espère. Si un engagé passe et nous regarde, on soupire et on espère. Et si le vent est favorable, il n'y a plus qu'à vouloir et à fuir.

—Certes, vous êtes un bon devin, répliqua ironiquement dona Carmen, puisque vous lisez dans le cœur des esclaves qu'ils aspirent après la liberté.

—Vous l'avouez donc ? s'écria Michel le Basque. Ainsi vous souffrez beaucoup ici ; vous me trouvez un maître bien impitoyable ! Que peut être pour vous, il est vrai, un boucanier à cheveux gris ? Une sorte de bête sauvage ; voilà tout !

Elle ne répondit rien.

—En effet, continua-t-il, nous savons nous battre, mais nous ne savons pas, comme vos jeunes seigneurs de Hispaniola et de Cuba, faire ondoyer des panaches sur notre chapeau, faire briller des bagues à nos doigts, parfumer et lisser nos cheveux et parader tout le jour comme des fainéants, en offrant des bouquets et des cédrats confits aux sénoras ! Ah ! misérables que nous sommes !

—Dona Carmen resta silencieuse ; mais un sourire se dessina au coin de ses lèvres, et son expression de sarcasme rappela au boucanier un souvenir terrible !

—Ah ! ceux-là ne reçoivent pas de coups de fouet de chasse ! ajouta Michel en serrant les poings ; mais si nous autres aventuriers ne savons pas faire de beaux compliments, nous savons donner des ordres à nos esclaves : J'ai faim. Sers-moi à souper, Peau d'ébène, dit-il brutalement en entrant dans la tente et coudoyant Joaquin, à qui il commanda de tourner la meule pour aiguïser sa hache.

Un instant après il jouit de son triomphe et vit la noble enfant apporter dans ses mains blanches et déposer sur un baril qui servait de table un quartier de sanglier fumé, enveloppé dans des feuilles de bananier. Puis elle resta devant lui, les yeux baissés et le cœur palpitant.

Une grosse larme roula même sur sa joue. Le Basque se repentait presque de sa grossièreté et reprit d'un ton plus doux :

—Allons ! assieds toi là, senorita !

Et lui montrait deux ou trois carreaux de velours rouge qui contrastaient singulièrement avec l'aspect sale et enfumé de la tente.

—Assieds-toi à côté de ton maître, je te le permets !

Elle demeura debout. Il fronça ses épais sourcils :

—Je te l'ordonne !

Elle ne bougea pas.

—Que signifie cette désobéissance ? dit-il avec colère.

—Le hasard m'a rendu votre esclave, répondit dona Carmen avec un accent plein de dignité ; mais Dieu n'a pas voulu que je sois votre égale. Je dois subir le malheur que m'a fait la destinée ; mais je me mépriserais moi-même si un acte de ma volonté me faisait accepter de pareilles faveurs !

—Assieds-toi, répliqua-t-il exaspéré, ou de gré ou de force ? Et il s'avança vers elle.

—Vous pouvez me tuer, je le sais ! dit-elle avec hauteur.

En proie à un accès de fureur terrible, semblable au taureau irrité par les banderilles enflammées et dont les yeux rouges de sang cherchent sur quel ennemi il doit d'abord s'élançer, Michel jeta un regard rapide autour de lui.

Il aperçut Joaquin à qui il avait commandé de tourner la meule, et qui, ému, tremblant à la vue de cette scène, avait suspendu son travail pour entendre et contempler ce qui allait se passer.

Un affreux sourire de sarcasme et de vengeance illumina la figure du boucanier.

—Lâche ! paresseux ! s'écria-t-il.

Et d'un bond il sauta sur la hache, la saisit, et, après l'avoir fait tourner dans sa main avec la rapidité de l'éclair, il la lança de toute sa force sur le jeune engagé.

Mais heureusement la colère avait mal dirigé sa main : la hache alla s'enfoncer dans le tronc d'un des arbres auxquels la tente se trouvait accrochée.

Joaquin n'avait pas sourcillé. Il n'avait pas cessé de regarder dona Carmen, qui poussa un cri d'horreur et tomba agenouillée, tendant les bras vers le boucanier.

Alors Michel le Basque eut honte de son injuste emportement ; mais il ne voulut pas laisser voir son repentir, et dit rudement :

—Reprends ta besogne, malheureux ! Tu as bien fait de ne pas bouger, sinon...

—Oh ! vous ne frappiez que moi, dit à son tour Joaquin avec une fermeté dédaigneuse, sinon...

—Une menace ! rugit le Basque en reprenant sa lienne qui était à terre.

—Qu'allez-vous faire ? murmura Carmen.

—Je puis le tuer comme un chien, continua Michel. Pitriens fait bien travailler ses engagés malades, et s'ils résistent, ils les assomme à coups de crosse. Il en est quitte pour déclarer qu'ils sont morts de paresse.

—Horreur ! non, vous n'oserez pas imiter ce monstre ! s'écria Carmen.

—Qu'il cesse de me braver, repartit Michel en brisant un escabeau sous ses pieds, ou je ne réponds plus de moi.

—Depuis quand Michel le Basque est-il devenu un bourreau ? interrompit une voix qui surprit les trois personnages.

Ils tournèrent les yeux vers l'entrée de la tente et aperçurent une femme singulièrement vêtue qui venait d'être spectatrice de cette scène.

Elle ressemblait plutôt à un fantôme qu'à une créature vivante. Sa haute taille faisait ressortir son excessive maigreur. Elle avait parlé lentement et d'une façon saccadée ; son visage, un peu égaré, avait pris en même temps une expression de solennité et de fierté extraordinaires. Ses vêtements étaient à la fois sordides et somptueux. Une mante de laine blanche à capuchon l'enveloppait tout entière, mais elle s'était entr'ouverte et laissait voir une sorte de basquine de satin noir à larges franges de dentelles, toute trouée et rapiécée. Des cordons de perles s'enroulaient autour des tresses de ses cheveux argentés çà et là. A l'un de ses doigts amaigris étincelait un anneau en diamant ; sur sa poitrine, sur son cœur, tombait un médaillon d'or, renfermant deux petites boucles de cheveux blonds, et qu'elle portait souvent à ses lèvres par un mouvement convulsif et machinal.

—La *Seigneuresse* ! s'écria Michel le Basque avec stupeur,

après avoir entendu la réprimande de cette femme bizarre.

Joaquin et Carmen la regardèrent avec une attention profonde, car tous deux avaient entendu parler de Margaret la Seigneuresse. C'était pour ainsi dire la cantinière de hasard des Frères de la côte. Elle soignait les blessés, veillait les malades et les consolait, priaït sur le grabat des morts, ne se rebutant de rien, prête à toutes les fatigues et à tous les dangers, noble sœur de charité qui semblait expier par cet épouvantable sacrifice quelque faute cachée dans le secret de son cœur. Jamais elle n'apparut au banquet des orgies, au milieu des chants de victoire et du partage du butin. Mais elle pénétrait dans les tentes d'où s'échappaient des cris de douleur, sur le champ de bataille abandonné où des braves mutilés avaient été oubliés pêle-mêle avec les cadavres. Tout attestait en elle une origine distinguée. Elle abhorrait les familiarités vulgaires, et lorsque quelque nouveau venu parmi les aventuriers se permettait de lui parler un peu cavalièrement, on voyait une vive rougeur monter à ses joues pâles et creuses. Son regard terne flamboyait alors. Une dignité imposante se révélait dans le port altier de sa tête et la crispation dédaigneuse de ses lèvres. La grande dame se réveillait tout-à-coup devant le Frère de la côte qui avait cru avoir affaire à une espèce de folle. C'est ce qui lui avait valu ce surnom : la Seigneuresse !

Donc tous ces hommes farouches et inaccessibles à aucune crainte, aimaient comme une mère la hautaine Margaret, et à leur affection se mêlait une sorte de terreur superstitieuse. Ils la regardaient comme privée de jugement, car ils la voyaient souvent, après être restée plongée des jours entiers dans ses réflexions silencieuses, pousser soudainement des éclats de rire sombres et amers, puis leur dire d'un ton impérieux : Avez-vous vu mon fils, dites, l'avez-vous vu ?

Pourtant ils attribuaient à la folie de la Seigneuresse des privilèges presque divins, et, au lieu de mépriser sa faiblesse d'esprit, ils la vénéraient comme un don du ciel, et consultaient souvent Margaret sur l'avenir, sur les tempêtes, sur les résultats de leurs chasses ou de leurs entreprises avec une foi entière.

Michel le Basque était un des plus superstitieux partisans de Margaret.

La seigneuresse s'avança vers Joaquin et le regarda avec une sorte de curiosité tendre et mélancolique ; puis elle murmura en baisant son médaillon :

— Lui aussi, il aurait cet âge ! Il serait beau et robuste comme ce jeune homme ! Il serait brave comme lui, brave comme son père ! Mais, hélas ! il ne me reconnaîtrait pas, car il n'a pas été bercé sur les genoux de sa mère, il n'a pas souri à ses sourires, grandi sous ses baisers et ses larmes, bégayé son nom pour première parole !

Elle resta plongée dans ses souvenirs sans qu'on osât l'interrompre. Enfin, elle posa sa main sèche et cuivrée sur l'épaule de l'engagé et lui dit doucement :

— Sois docile, mon enfant, et Margaret veillera sur toi ; il ne faut jamais résister à son maître.

Joaquin se sentit involontairement ému du ton d'autorité avec lequel la Seigneuresse lui parlait et qui semblait provenir de quelque intérêt réel et mystérieux qu'elle prenait à son sort. On ne se trompe pas aux accents qui sortent du cœur. Le jeune homme trouvait une expression à la fois imposante et attendrie dans le regard de cette femme extraordinaire, qui ne pouvait se détacher de lui.

— Sois sage, je te le répète, ajouta-t-elle d'une voix de prophétesse : l'avenir est bien grand.

Ces paroles ranimèrent le courage de l'engagé, quoique Margaret ne parût guère en état de le tirer du sort misérable qu'il avait cherché. Puis se tournant vers dona Carmen, la Seigneuresse ne put cacher un frisson d'émotion soudaine, et dit impérieusement au boucanier.

— Quant à toi, Michel le Basque, respecte cette enfant comme si elle était le sang de mon sang, si tu ne veux pas que nous soyons en guerre. Et tu sais ce que vaut le courroux de Margaret.

— Cette voix ne m'est pas inconnue ! pensa Carmen, qui depuis quelques instants observait avidement les traits et les gestes de la Seigneuresse, cherchant à rassembler des souvenirs confus et lointains.

Michel, qui deux fois avait dû la vie à Margaret, répondait en même temps à cette femme étrange :

— Soyez tranquille, ma bonne mère. Nous traiterons de notre mieux la Jeune Peau d'ébène, et on ne touchera plus à ce damoiseau, pourvu qu'il fasse docilement sa besogne !

— Mais, à quel propos prends-tu un si vif intérêt à un jeune gars que tu vois pour la première fois ?

— À quel propos ! répondit-elle d'une voix altérée, tandis qu'elle pressait son front dans ses mains, et que ses yeux devenus brillants semblaient poursuivre dans l'air une ombre visible pour elle seule. C'est que cet homme me rappelle mon enfant qui vit peut-être et qui a son âge et sa noble figure, si douce et si fière !

— Allons ! grommela Michel. Voilà qu'elle va retomber dans son idée fixe ; sa folie va prendre le mors aux dents !

— Folie ! interrompit Margaret avec un accent farouche et terrible, tandis que Carmen et Joaquin tressaillaient, pleins d'une anxiété pénible. Qui a prononcé ce mot ? Ne vois-je pas toutes les nuits l'enfant m'apparaître et toucher de son frais visage mes joues flétries ! Folie ! Ne l'ai-je pas entendu, la dernière nuit, s'écrier : " Ma mère, pourquoi m'as-tu abandonné ! On est bien dur pour ton pauvre fils ! Que fais-tu pendant qu'il pleure et qu'il souffre ! O ma mère ! si tu savais qu'on me fait travailler sans cesse, et que je ne puis dormir, et que je mange un pain noir trempé de larmes ! " Voilà ce qu'il me dit. Et croyez-vous donc que je prenne les soupirs lamentables du vent dans la forêt pour les plaintes de mon enfant ? Folie ! Ah ! c'est donc parce que je suis folle que mes paupières sont brûlées de pleurs et que mes cheveux ont blanchi, et que j'erre comme une sorcière vagabonde dans ces solitudes !

— Oh ! c'est bien elle ! se dit dona Carmen ; et prenant la main de la Seigneuresse, elle voulut lui parler ; mais celle-ci revenant à la raison et la regardant avec tendresse, posa un doigt sur la bouche entr'ouverte de la jeune esclave et lui dit :

— Ne désespère pas, ma fille ; nous nous reverrons.

— Adélaïde ! murmura dona Carmen.

— Silence ! interrompit sèchement la Seigneuresse. Margaret vous dit adieu à tous pour quelques jours. Mais toi, Michel, tu lui réponds de ces deux infortunés.

Et cette femme bizarre s'éloigna rapidement, sans retourner la tête, tandis que les spectateurs de cette scène restaient silencieux, absorbés par les pensées diverses qu'elle leur avait inspirées et qu'ils ne se communiquèrent pas.

Michel, irrité par tous les obstacles qui s'opposaient à sa passion, oubliant presque les promesses faites à Margaret.

— En chasse maintenant ! en chasse pour tout le jour ! Senorita, vous nous suivrez !

Joaquin et dona Carmen pâlirent tous deux en entendant cet ordre. Mais il n'y avait pas à répliquer. Michel imposa une forte corvée à son engagé qui devait garder la tente.

Le jeune homme se promit de ne pas obéir et de suivre, à tout risque, les chasseurs. Il vit avec joie que le basque emmenait les deux vendeurs que son oncle lui avait donnés et que les dés lui avaient fait perdre, Gérondif et Curaçao. Il se remit donc joyeusement à la besogne, et nul signe extérieur ne trahit le projet qu'il avait conçu.

Dona Carmen vit une telle expression d'assurance sur le visage de Joaquin, qu'elle n'opposa aucune résistance à la volonté du boucanier.

Michel se mit en marche, précédé du vendeur Curaçao, et suivi de deux valets et d'une meute de chiens.

Il veilla d'abord sur son esclave avec une sollicitude gauche, mais empressée. Il lui préparait pour ainsi dire le chemin ; il brisait les branches d'arbres qui pouvaient, dans les étroites avenues, la blesser ou seulement la gêner.

Il ne lui parlait pas : il semblait préoccupé.

Il y eut un moment où elle resta un peu en arrière. Il s'approcha d'elle et lui dit, avec une douceur inaccoutumée :

—Vous êtes fatiguée, *senorita* ?

—Ai-je le droit d'être fatiguée ? dit-elle avec un sourire amer. Vous marchez, je marche : l'esclave suit le maître !

—Oh ! toujours cet implacable orgueil espagnol ! s'écria le Basque avec rage. Elle aimerait mieux mourir que de me demander une grâce ; n'importe ! je serai généreux, comme je l'ai promis à la seigneuresse !

Et il dit aux valets : —Allez en avant ! je vous rejoindrai : je garde deux chiens et Curaçao pour ne pas perdre votre piste.

—Je ne suis plus fatiguée, reprit Carmen, effrayé à la pensée de demeurer seul avec l'aventurier.

—Non, restez ! répliqua-t-il d'une voix tremblante. Et il s'assit au pied d'un papayer.

—Je vous fais donc toujours peur ! dit-il tristement. Cependant ici nous sommes seuls, et il faut que vous m'écoutez. J'ai tant de choses à vous dire, *senorita* ! Mais quand je vous vois aussi tremblante devant moi, j'oublie toutes mes bonnes pensées et je redeviens grossier et brutal ; car je ne puis comprendre que vous haïssez tant un homme qui donnerait sa vie pour vous voir heureuse !

En ce moment Curaçao commença à s'agiter d'un air inquiet, puis sautant par dessus le ravin, il se mit à courir en avant dans un épais fourré d'arbustes et de racines. Mais il ne tarda pas à revenir vers son maître, en poussant des abois terribles.

—Le Brac à flairer du gibier de haut goût, s'écria Michel, qui prêta l'oreille avec une attention profonde, après avoir fait signe aux deux autres chiens de partir.

Presque aussitôt dona Carmen entendit un bruit rapide et singulier se rapprocher de plus en plus de l'arbre auquel elle était adossée. Elle distinguait déjà le craquement des branches qui se brisaient sous une course furieuse, et voyait les feuilles tourbillonner.

—C'est un sanglier qui fait sa trouée, dit le boucanier en s'avançant au devant d'elle avec précipitation.

En effet, un énorme sanglier, à la hure sanglante, apparut comme un éclair, reçut au bout de ses défenses les chiens qui allaient se prendre à sa gorge, et fixa ses yeux rouges sur la jeune esclave.

Mi tel le Basque pâlit, en sentant son fusil trembler dans ses mains. Il se dit avec rage : —C'est moi qui l'ai exposée ainsi ! et il tira ; mais la balle effleura à peine la cuirasse de soies hérissées qui couvrait l'épaule de l'animal.

Curaçao, contre l'habitude des vendeurs, s'était jeté entre dona Carmen et le sanglier ; mais la bête féroce fit sonner ses terribles défenses l'une contre l'autre, et, à la vue de ces crocs tranchants et couverts d'écume, le chien intimidé recula en gémissant.

La jeune fille s'écria d'une voix faible :

—Joaquin ! et s'affaissa, comme morte, au pied de l'arbre.

Heureusement, après le coup de fusil, le sanglier s'était retourné vers Michel le Basque. Le boucanier jeta derrière lui son arme inutile, et, tirant un de ses couteaux de chasse, attendit bravement le choc de la bête ; il lui enfonça, d'une main ferme, le fer dans la gorge. Le poids et l'impétuosité du sanglier hâtèrent encore sa perte, si bien que son dernier coup de boutoir n'égratigna pas même le chasseur.

Ce dernier mesura alors avec sang-froid la longueur de l'animal ; puis il attacha, avec un bout de corde, Curaçao à un arbre, et lui donna sa part de la curée. Ensuite il s'approcha de dona Carmen, avec un air de satisfaction féroce, et lui dit :

—Cette fois, du moins, c'est moi seul qui vous ai défendue ?

A cette parole amère et qui exprimait une terrible jalousie, dona Carmen le remercia avec un de ces regards doux et triste qu'on jette sur un insensé dont on a pitié. Hélas ! ce regard la perdit et alluma toute la violence de Michel.

—Je ne suis pas un enfant qu'on mène avec un sourire, reprit-il en frappant la terre du pied. Je ne veux pas qu'on

me plaigne. Pour vous j'en suis venu à haïr Joaquin, à rompre toute amitié avec mon matelot ; pour vous... Non ? qu'on me craigne, qu'on m'abhorré plutôt ! mais je ne serai pas dupe des simagrées d'une femme !

Et il voulut saisir la main de dona Carmen, qui s'écria : —Misérable ! en le repoussant avec une expression de mépris.

—Ah ! le geste de la Rancheria ! dit sourdement Michel dont le visage devint livide. Bien ! vous me rendez service, *senorita* ! Tout à l'heure j'étais ému, interdit devant votre frayeur ; maintenant je redeviens Michel le Basque, votre maître, en face de tant d'orgueil et de haine. Nous verrons si la noble Espagnole l'emportera toujours sur le pauvre boucanier !

Egarée par l'épouvante, en entendant ces paroles, en voyant le regard étincelant que le chasseur fixait sur elle, dona Carmen recula devant lui et essaya instinctivement de fuir. Mais il étreignit rudement son bras.

—Oh ! pourquoi ai-je consenti à vivre ! murmura le jeune espagnole.

—Comme vous me haïssez ! dit amèrement Michel. Et pourtant, *senorita*, loin de vous je souffre ; ma pensée vous suit ; il me semble que la vie me manque quand je cesse d'entendre votre voix qui résonne à mon oreille comme un chant de mon pays. C'est de la folie peut-être, mais une folie dont on meurt !

—O mon Dieu ! vous me punissez cruellement de mes fautes en me condamnant à écouter un pareil langage, dit dona Carmen qui leva ses yeux au ciel.

—Ah ! c'est trop me braver, reprit le boucanier. Vous vous raillez du maître qui tremble et soupire comme un écolier, mais je me lasse à la fin d'un semblable rôle !

—A moi ! à moi, Joaquin !

—Vous comptiez sur lui ! Vous l'aimez donc, *senorita* ? dit Michel le Basque après un moment de silence. Mais il ne viendra pas.

—Nous sommes seuls, vous le voyez, répéta le boucanier avec un accent d'ironie amère. Et il serra dans ses mains celles de la pauvre enfant, qui tressaillit.

—Joaquin ! dit-elle encore.

—Il est près de vous ! s'écria aussitôt une voix tremblante de colère.

Et le jeune engagé s'élança hors du fourré d'où il épiait silencieusement cette scène depuis quelques instants. Eusebio l'accompagnait.

Michel le Basque les regarda d'abord avec stupeur. Puis une expression de joie sombre se peignit sur son visage.

—Trahison ! s'écria-t-il. Vous vous entendiez ! c'était un complot ! Je devais m'y attendre ! Eh bien tant mieux. Cette fois du moins nous allons en finir. Arrière, valet ! continuait-il en marchant vers Joaquin. As-tu oublié qui je suis ?

L'engagé resta immobile, mais répondit fièrement :

—Si ta hache m'avait blessé ce matin, tu n'aurais pas vu ma main se lever contre toi, tu n'aurais pas entendu ma bouche te maudire et t'insulter ! Mais puisque tu adresses tes outrages à une femme sans défense, elle trouvera un protecteur, non dans l'engagé de Michel le Basque, mais dans Joaquin Montbars.

—Soit ! dit le boucanier en frémissant. Mais défends toi bien, car je n'épargnerai pas le traître qui renie son serment.

—Je respecte mon maître, répliqua avec un sourire ironique le jeune homme. Il ne s'agit pas de duel entre nous. Je veux seulement te mettre hors d'état de nuire.

Au même instant, et avant que le Basque fût revenu de la surprise que lui causaient ces paroles, Joaquin saisit avec la promptitude de l'éclair un de ces grands filets de corde dont les *monteros* se servaient pour aller à la course des taureaux, et qu'il portait sur son épaule.

Le boucanier se précipitait déjà sur lui. Mais l'engagé fit deux pas en arrière et lança le filet avec tant d'adresse, qu'en un moment le Basque fut enveloppé de ses mailles serrées. Et alors il eut beau se tordre comme un serpent et faire mille efforts furieux pour se délivrer, il finit par se trouver couché à terre, dans l'impuissance complète de bouger.

—A moi ! à moi ! se mit à crier Michel le Basque de toute sa force.

—Fuyons, dit Joaquin à dona Carmen et Eusebio, qui restaient surpris du dénouement singulier de cette rencontre ; les cris de ce pauvre diable peuvent attirer l'attention des autres chasseurs et nous serions poursuivis. Il faut nous hâter.

Il prit le fusil et la calebasse à poudre du boucanier, donna un de ses couteaux de chasse à Eusebio, et saisissant la main de la tremblante jeune fille, il l'entraîna du côté opposé à celui par lequel il était venu. Ils marchèrent avec courage pendant un quart d'heure et ne tardèrent pas à ne plus entendre les appels désespérés de Michel le Basque. Mais tout-à-coup Joaquin ralentit sa course et s'écria en se frappant le front :

—O mon Dieu ! quel oubli ! je n'ai pas pensé à détacher Curaçao et à l'emmener avec nous ! C'est le *brac* que m'avait donné mon oncle, et que j'ai perdu contre ce damné Michel.

—Eh bien ! comment cet oubli augmente-t-il notre danger ? demanda Eusebio.

—Mais ne comprenez vous pas, répondit Joaquin avec impatience, qu'ils vont le lâcher sur notre piste, et le flair de Curaçao ne l'a jamais trompé.

Dona Carmen s'arrêta, épuisée de fatigue, et les trois fugitifs se regardèrent avec consternation.

—Je ne puis aller plus loin, dit-elle. Abandonnez moi ! laissez-moi !

—Ne pouvez-vous essayer un dernier effort ?

La jeune fille fit douloureusement signe que non.

—Alors, attendons ici les chasseurs, dit tranquillement Joaquin. Nous ne les attendrons pas longtemps.

Et il s'appuya contre le tronc d'un papayer les bras croisés sur sa poitrine.

—Vous ne m'avez pas compris, s'écria avec feu dona Carmen. Je resterai ; mais vous, Joaquin, partez, fuyez avec Eusebio. Moi, je puis attendre sans crainte les boucaniers. Quel mal voulez-vous qu'ils fassent à une pauvre femme ? Vous seul êtes coupable. Le Basque sera satisfait d'avoir retrouvé son esclave. Ils s'arrêteront ici ! ils vous oublieront ! ils ne vous poursuivront pas ! Joaquin, vous serez sauvé !

—Est-ce un rêve ? répliqua vivement l'engagé. Vous laissez entre leurs mains ! mais que m'importent alors la fuite, la liberté, la vie, si vous êtes, vous, prisonnière et exposée aux outrages de cet homme ! Où voulez-vous que j'aille, sans but et sans espoir ? Non ! je serai mort avant que vous ne retombiez au pouvoir des *Frères de la Côte* !

En ce moment ils crurent distinguer les abois de Curaçao.

—Pauvre chien ! reprit Montbars, dont le front se couvrit d'une sueur froide. Voyez, *senorita*, il se réjouit de se rapprocher de son maître.

—S'il en est ainsi, dit la jeune créole en essayant de marcher, je vous suivrai tous deux, je vous suivrai de mes pieds en sang, jusqu'à ce que je tombe de faiblesse.

—Écoutez, dona Carmen, répliqua Joaquin avec émotion, et ne rejetez pas la prière de votre serviteur. La force ne me manque pas à moi : laissez-moi seulement vous porter et je réponds que nous atteindrons bientôt la Grande-Rivière. Je connais un gué. Ils perdront peut-être là notre trace. D'ailleurs c'est notre seule chance de salut !

—Emportez-moi ! répondit Carmen.

L'engagé la prit dans ses bras et la porta comme un enfant endormi, sentant son ardeur se ranimer plutôt que s'éteindre sous ce précieux fardeau. La course de nos fugitifs devint alors haletante et convulsive, car ils comprenaient le prix de chaque minute, et les abois des chiens devenaient de plus en plus distincts et éclatants. Par moments, ils jetaient un regard épouvanté derrière eux, se croyant déjà sur le point d'être atteints par les chasseurs auxquels ils oubliaient eux-mêmes le chemin.

Ils arrivèrent enfin, épuisés de fatigue, sur une colline que couronnait la lisière de la forêt, et d'où ils descendirent rapidement jusqu'au bord de la Grande-Rivière ; mais là un nouveau malheur les attendait, et Joaquin ne put retenir un cri

de surprise et d'effroi en montrant d'un geste désespéré à Eusebio les flots qui s'épandaient jaunes, huileux, troublés, hors de leur lit.

—Impossible de passer ! ajouta-t-il sourdement. La rivière a monté de quinze pieds au moins.

—Nous sommes donc perdus ! dit Eusebio consterné en s'agenouillant sur le sable de la rive, ainsi que dona Carmen.

—Sauvés, peut-être, qui sait ? repartit Joaquin en interrogeant du regard le ciel, dont l'horizon bleu se cendrait de plus en plus, tandis que le vent rasait la terre par lourdes bouffées.

Tout-à-coup ils tressaillirent tous trois en entendant éclater de joyeux aboiements dans la forêt, et ils virent bientôt accourir en bondissant Curaçao.

Le brave *venteur* vint se rouler, la langue tirée, les flancs haletants, aux pieds de Joaquin.

—Déjà ! murmura ce dernier.

Et il lui tendit sa main à lécher.

—Pauvre Curaçao, continua-t-il, tu ne te doutes guère que ton amitié fidèle a trahi ton maître.

Le chien se dressa sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant sur les genoux de l'engagé et le regarda d'un air intelligent et doux.

Joaquin arma en tremblant son fusil. Dona Carmen caressait de ses mains blanches le cou moite de sueur de la pauvre bête.

—Retirez-vous, *Senorita* ! dit doucement le jeune homme.

—Pourquoi donc ? demanda avec surprise l'Espagnole. Qu'allez-vous faire ?

—Mon devoir ! répliqua Joaquin en soupirant. Le chien se mit à pousser de petits jappements pour attirer l'attention de son maître. Ce dernier le regarda avec tristesse et continua :

—Ceux qui nous chassent ne sont plus qu'à un quart d'heure de marche. Les abois de Curaçao les guident et nous perdent.

—Je vous comprends, mais c'est affreux ! s'écria Carmen.

Joaquin fit signe de la main à Curaçao de s'éloigner un peu. Il obéit en gémissant.

—Ne faites pas cela ! je ne veux pas, je ne le souffrirai point ! dit la jeune fille.

Joaquin visa en frissonnant le *venteur*, dont le regard semblait le caresser.

—Hâtez-vous ! dit froidement Eusebio.

—C'est ridicule, n'est-ce pas ? je tremble malgré moi ! répliqua l'engagé. Que voulez-vous ? ce chien commençait à m'aimer ; mon oncle me l'avait donné comme le présent le plus précieux qu'il pût me faire.

—Et vous serez assez cruel, interrompit dona Carmen avec un accent de prière, pour tuer sans pitié ce pauvre animal !

—Pas de lâche faiblesse ! dit Joaquin. Il s'agit de votre salut !

Le coup partit. Curaçao tomba, frappé à la tête, sans pousser un cri, le regard tourné vers son maître, qui resta immobile comme une statue. Eusebio s'approcha du corps tout palpitant du *venteur* et du pied le fit rouler dans le fleuve. Dona Carmen détournait les yeux avec horreur.

L'atmosphère devenait de plus en plus lourde et accablante.

—Je ne sais ce que j'éprouve, dit Eusebio en revenant vers Joaquin, mais il me semble que mes jambes chancellent et que ma vue se trouble !

—Et moi, reprit la jeune fille, j'entends bruire à mes oreilles des rumeurs étranges comme celles qui nous poursuivent dans la fièvre.

—Je ne m'étais donc pas trompé ! s'écria l'engagé. Nous allons être témoins d'une scène terrible à laquelle nous devons peut-être notre salut, car les vengeances de l'homme ne peuvent lutter contre les colères du ciel !

—Que voulez-vous dire ?

—Préparez votre cœur et priez, répondit Joaquin. Dieu veuille que nous ne soyons pas victimes du tremblement de terre qui s'annonce !

—Un tremblement de terre ! répéta dona Carmen, surprise par un premier mouvement d'épouvante. Disons-nous alors un dernier adieu !

—Vous êtes plus en sûreté ici qu'au fond de votre *hallo*, *senorita*, répartit Joaquin. Mais suivez mes conseils. Il faut vous coucher dans ces hautes herbes et attendre ainsi avec le plus de calme que vous pourrez le sort que Dieu vous garde !

D'un seul coup d'œil les fugitifs saisirent l'imminence du danger. Déjà tous les arbres de la forêt frémissaient, sans être agités par le moindre souffle de vent : La rivière commençait à bouillonner comme si son lit eût été une fournaise ardente, et ses flots plus rapides se couronnaient d'une crête d'écume. Les nuages semblaient se coller les uns aux autres et descendre lentement sur la terre comme un voile opaque. On n'apercevait plus le moindre coin bleu du ciel. Quelques bêtes fauves se mirent à errer çà et là, comme prise de vertige, et glacèrent le cœur de nos fugitifs de leurs sinistres hurlements.

Ce fut en ce moment même que le boucanier parut avec ses chasseurs sur le haut de la colline où se terminait la forêt. Il poussa un cri de triomphe en apercevant Joaquin encore debout et lui cria :

—Rends-toi ! tu auras la vie sauve, toi et tes compagnons !

—Nous vous attendons, répondit froidement l'engagé.

—Tu ne nous échapperas plus maintenant, continua Michel le Basque. Tu es à notre merci !

—Et vous à celle de Dieu, répliqua Joaquin d'une voix solennelle. Il peut aveugler vos yeux et briser vos armes à l'instant où vous croirez nous atteindre !

—En avant ! cria Michel.

Mais les chiens qui guidaient la troupe tremblaient de tous leurs membres et refusaient de marcher.

—Qu'on les fouette jusqu'au sang ! ordonna le boucanier.

—Insensé, reprit Joaquin. Écoute le conseil que te donne l'instinct de ces animaux au lieu de les châtier. N'avance pas davantage, car déjà la colline a trempé et vacillé sur sa base.

—Tu as peur enfin ! avoue-le, plutôt que de me faire des contes d'enfant, répliqua Michel d'un ton de mépris, et il fit un pas en avant.

Mais il recula aussitôt avec terreur, les cheveux hérissés sur sa tête. La colline venait de se crevasser sous ses pieds. Un pas de plus, et le boucanier eût roulé dans le gouffre béant qui venait d'engloutir le sentier conduisant à la Grande Rivière. Il se trouvait séparé des fugitifs par un obstacle infranchissable.

Joaquin se pencha vers la jeune créole et lui dit d'une voix élatante :

—Dona Carmen, vous êtes libre !

Mais l'aventurier furieux, désespéré, serra convulsivement son fusil dans ses mains et s'écria en ricanant :

—Ah ! tu crois triompher de Michel le Basque !

Il n'eut pas le temps d'accomplir son dessein. Le ciel acheva de s'obscurcir sous une pluie de vapeurs que traversait à peine de loin en loin le rayon rouge des éclairs.

Deux fois, à cette lueur, Joaquin entrevit le boucanier immobile, penché sur son arme, et guettant un instant favorable pour tirer.

Mais chaque fois le jeune homme referma les yeux avec épouvante en voyant s'entr'ouvrir les profondeurs enflammées du ciel et tout s'illuminer d'horribles teintes. Il entendait les arbres se déraciner ou se fendre à grand bruit. Il sentait les convulsions de la terre, qui se tassait en monticules ou se creusait en abîme au hasard. Bientôt il n'eut plus conscience de ce qui se passait autour de lui.

Nos fugitifs restèrent immobiles, prosternés, anéantis pendant toute la durée du tremblement de terre, car nul courage humain ne saurait assister sans faiblir à ces luttes, à ces déchirements de la nature. Plus d'une fois l'eau de la rivière débordée vint fouetter leur visage et glacer leurs membres ; mais ils ne s'en aperçurent même pas. La nuit entière se passa dans ces terribles angoisses.

Quand le jour parut, il éclaira un nouveau paysage. Ici, la rivière, détournée de son cours, avait changé une savane en étang ; plus loin des mornes, ébréchés par leur chute, s'étaient écroulés dans le lit du fleuve et faisaient jaillir ses flots en cascades.

Joaquin ne put découvrir nulle trace de Michel le Basque et de ses compagnons. La lisière de la forêt n'offrait plus aux regards qu'une ligne d'arbres tordus sur pied et de racines calcinées par la foudre. On eût dit des débris d'un immense brasier à peine éteint.

—Dieu a puni la violence et protégé la faiblesse, dit Eusebio.

—Pauvre Michel ! reprit Joaquin ; c'était un rude compagnon ! mais il cachait un bon cœur sous cette écorce grossière.

Et le jeune homme ajouta à voix basse :

—Maudite soit la passion qui lui a inspiré cette ardeur de vengeance !

—Prieons pour lui ! dit doucement dona Carmen, et que le ciel nous continue son aide !

Joaquin la regarda avec émotion. Puis il se dirigea vers la Grande-Rivière, et après en avoir exploré quelque temps le bord avec anxiété, il revint en disant d'un air presque joyeux :

—*Senorita*, j'ai trouvé le gué grâce auquel nous arriverons sains et s'ifs dans une retraite dont je connais seul le secret, et où nous pourrons braver toutes les poursuites pendant quelques jours.

Dona Carmen et Eusebio suivirent sans hésiter leur généreux guide et parvinrent, au bout de trois heures de marche, à l'entrée d'une grotte creusée par la nature dans un rocher qui se trouvait isolé comme un écueil de l'autre côté du fleuve.

I

L'OVY.

Une cascade jaillissant d'un morne voisin s'épanchait, comme l'eau d'une urne renversée, sur ce rocher échoué au milieu des vagues, à quelques pas de la rive. Quand le soleil diaprait de son prisme étincelant cette pluie de flots, c'était un spectacle magique. Une fissure naturelle formait l'étroite entrée de la grotte, sous une voûte très basse. Encore était-elle cachée par un rideau de lianes vertes et fleuries dont les derniers anneaux trempaient dans le fleuve.

Lorsque nos fugitifs furent entrés dans l'intérieur, Joaquin s'écria :

—Remercions Dieu maintenant, car nous n'avons plus rien à craindre.

Un sourire étrange passa comme un éclair sur le visage du renégat, et il répliqua :

—Rendons grâce à la Providence. J'ai justement conservé sur moi une fiole qui renferme le meilleur cordial du monde contre le sommeil. Vous savez que ma profession m'oblige à être un peu médecin. Quelques gouttes versées sur vos lèvres vous rendront toute votre force.

—Volontiers, volontiers. Quoique nous soyons en sûreté ici, je ne serai pas fâché de veiller, tout en entretenant le feu, pendant que vous prendrez quelque repos.

La jeune créole, vaincue par la fatigue, s'était endormie depuis quelques instants. À peine avait-elle pu prêter une vague attention aux paroles échangées entre ses deux compagnons.

Eusebio versa cinq ou six gouttes de son prétendu cordial dans un gobelet de cuir qu'il tendit à Joaquin, puis il se retira au fond de la grotte, et là, il observa froidement ce qui allait se passer.

L'aventurier venait d'allumer un grand feu et regardait avec émotion la pâle dona Carmen à la lueur des flammes qui formait de bizarres entrelacements sur les parois, étincelantes comme des murailles de diamant.

Tout-à-coup, Joaquin, perché sur cette flamme qu'il attisait sans cesse, sentit avec surprise un frisson parcourir tout son corps. Ses paupières se fermaient, alourdies par un irrésistible besoin de sommeil. Ses pensées devenaient confuses et flottantes, comme les vagues images d'un rêve. En vain il cherchait à secouer cette torpeur, lui habitué à résister aux plus violentes fatigues ; en vain il essayait de fixer ses regards sur la jeune fille qu'il avait sauvée et qu'il devait encore pro-

téger. Malgré lui il sentait le froid engourdir ses membres. Enfin ses mains laissèrent échapper le gobelet de cuir du renégat, et en même temps il se rappela le cordial que ce dernier lui avait versé, et il pensa que Eusebio était le frère de don Raimon Carral. Alors seulement il soupçonna quelque horrible vengeance, fit un effort désespéré et se leva pour aller vers le renégat. Mais celui-ci s'avançait à son tour. Les genoux de Montbars chancelèrent.

Le renégat le regarda fixement. Les yeux de Montbars se voilèrent. Alors le malheureux voulut pousser un cri pour réveiller Carmen, mais le cri expira dans son gosier. Il comprit qu'il était perdu, et quand Eusebio arriva près de lui, il tomba à ses pieds comme privé de sentiment. Mais, chose étrange ! son corps seul était immobile et glacé du froid de la mort. Sa pensée restait active comme un homme frappé de léthargie. Il entendait la voix du renégat.

— Enfin, dit Eusebio avec un accent de joie, le voilà à ma merci ! Insensé, qui croyait avoir vaincu son ennemi ! Quand ton regard et ta voix m'insultaient, je restais impassible. Mais dis-moi maintenant qui de nous deux l'a emporté !

Joaquin essaya de se soulever. Il entendit battre son cœur avec violence. Voilà tout.

— Tu aimes dona Carmen, reprit Eusebio en souriant, tu es là, sans voix, sans regard, sans force pour la défendre du moindre danger ! Qu'elle t'appelle maintenant à son aide ! tu resteras froid et immobile. A quoi donc t'a servi ton courage, ton dévouement ! Tu as cru étouffer dans mon cœur le souvenir de la mort de mon frère ; mais la vengeance est le seul bien de ceux qu'on a offensés et qui n'ont pas de courage, entends-tu Joaquin ?

— Pourtant, tout n'est pas fini entre nous ! Je te garde un plus cruel supplice ! Ah ! tu m'as compris, je le devine, car ton cœur bat plus violemment, et si tes yeux pouvaient s'entr'ouvrir ils me foudroieraient. n'est-ce pas ? Du calme, Joaquin ; commande à tes battements de ton cœur, si tu ne veux pas mourir trop tôt ? Tu crois peut-être, tu es même certain, n'est-il pas vrai, que cette fière espagnole, dona Carmen de Zarates, n'est point tout-à-fait insensible à ton amour ! Orgueilleux ! tu vas le savoir.

Et le renégat s'approcha de la jeune fille endormie et l'appela doucement :

— Senorita ! señorita !

La créole ne se réveilla pas. Joaquin entendait toujours le doux murmure de sa respiration :

— Qu'elle est belle, dit à voix haute Eusebio.

— Dona Carmen ! répéta fortement le renégat.

— Y a-t-il du danger, Eusebio ?

— Voyez comme nous sommes bien gardés, répliqua Eusebio, en montrant du geste, Joaquin : l'aventurier s'est endormi.

— Pauvre Joaquin, dit doucement la jeune Espagnole. Que de fatigues il a endurées pour nous sauver ! Tant mieux s'il repose quelques heures ! s'il oublie tant de souffrances dans le sommeil, Dieu soit loué !

— Oui, Dieu soit loué ! continua le renégat d'une voix éclatante, car c'est lui qui le livre ainsi en notre pouvoir, señorita.

— Vous êtes cruel ! s'écria la pauvre jeune fille, dont le visage se couvrit d'une vive rougeur.

— Voulez-vous donc, ajouta Eusebio, braver la rumeur méprisante qui accueillera votre retour, rumeur sourde d'abord, puis bientôt publique ? Consentirez-vous à subir la moitié de la haine qui s'attachera à ce brigand !

— Ce brigand ! répéta la créole avec une profonde stupeur. Parlez-vous bien de ce généreux jeune homme qui s'est dévoué pour nous ?

Joaquin remercia le ciel. Oh ! comme il eût voulu pouvoir se jeter aux pieds de dona Carmen et baigner sa main des larmes qui gonflaient ses paupières !

Dona Carmen s'avança lentement vers Joaquin et se plaçant devant lui :

— Lâche et traître, ce que j'estime plus que la considéra-

tion du monde, moi, c'est la noblesse de cœur. Cet homme qui dors à nos pieds, je l'ai traité avec dédain et dureté, lorsque mon honneur et mon salut étaient en son pouvoir. Rien ne l'a dérangé. Alors il n'a pu deviner, ni par un de mes regards, ni par une de mes paroles si je lui savais gré de son dévouement sans bornes. Mais à cette heure qu'il est là endormi, sans défense, calomnié dans son amour, menacé dans sa liberté et dans sa vie, je le protège à mon tour, comme il m'a protégée ! comme il m'a aimée, je l'aime !

La jeune fille secoua alors le bras de Joaquin et prononça son nom à demi-voix. Le malheureux l'entendit ; le sang afflua à son cœur, mais pas un muscle ne remua sur son pâle visage.

Dona Carmen le regarda fixement, et, épouvantée de cette immobilité terrible, elle se pencha à son oreille et cria deux fois :

— Joaquin ! Joaquin !

Des larmes gonflèrent les paupières de l'aventurier, mais il ne bougea pas.

Dona Carmen resta agenouillée devant lui, anéantie, stupéfaite, contemplant avec des yeux hagards, Eusebio qui souriait toujours. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle put lui dire, d'une voix sourde et haletante :

— Malheureux ! avez-vous commis ce crime horrible ? Ces mains froides, que je ne puis réchauffer dans les miennes, sont-elles déjà celles d'un cadavre ? Répondez ! répondez, par pitié !

— Rassurez-vous ! Joaquin existe.

— Merci, mon Dieu ! murmura la jeune fille.

— Joaquin vous entend, poursuivit Eusebio. Il sait que vous l'aimez !

Dona Carmen laissa retomber les mains de l'aventurier qu'elle étreignait dans les siennes.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le rideau de lianes qui masquait l'entrée de la grotte se souleva et que nos fugitifs virent apparaître un bizarre personnage, fort inattendu.

— Un Caraïbe ! s'écria aussitôt dona Carmen. Peut-être sera-t-il moins impitoyable que vous, Eusebio Carral.

Le Caraïbe était resté immobile à regarder le moine pâle d'épouvante. Son aspect sauvage eût intimidé des gens plus hardis. Sa peau était frottée de *rocou*, ce qui donnait à ses membres robustes une teinte rougeâtre.

Un pagne de toile colorée descendait de sa ceinture jusqu'à ses genoux. Ses cheveux étaient partagés d'une oreille à l'autre ; ceux de devant lui venaient jusqu'au milieu du front ; ceux de derrière, cordonnés et retroussés, formaient une espèce de chignon. Il portait un collier de cristal, et de plus un *caracol*, croissant d'un métal particulier qui couvrait la moitié de sa poitrine. Enfin sa tête était couronnée d'un petit cercle de bois d'acajou garni d'une seule plume rouge. Mais tout ce luxe indien ne servait qu'à rendre la physionomie du Caraïbe encore plus féroce et plus terrible.

— Qui es-tu ? que viens-tu faire ici ? lui demanda enfin Eusebio d'une voix tremblante.

— Je suis l'oby des *Indios bravos*, répondit froidement le sauvage en mauvais espagnol.

— L'oby ! Nos lecteurs comprendront facilement l'effroi de Eusebio, s'ils ont gardé souvenir de l'entretien du moine avec son frère don Raimon Carral, au commencement de cette histoire.

L'oby ne tarda pas à reparaitre, accompagné de la Seigneuresse.

Margaret ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant Eusebio et dona Carmen, qui se précipita vers elle et resta étroitement pressée sur son cœur.

— Oh ! vous ne nous abandonnez pas, vous, bonne mère ! s'écria la jeune fille.

— Non, vous ne mourrez pas, dit Margaret en redressant sa haute taille avec dignité, et se tournant vers l'oby, elle ajouta :

— Pour prix de la vie de ta fille, accorde-moi celle de ces malheureux !

L'Indien la regarda avec stupeur ; puis il lui répondit en lui jetant un regard d'intelligence :

— Ah ! c'est que tu ne sais pas, Margaret ; cet Espagnol, c'est mon ennemi ; celui qui a brûlé mon carbet, celui qui a fait vendre ma fille. J'ai promis à mes fétiches qu'il mourrait. Tu comprends !

— Margaret, vous êtes chrétienne ! s'écria Eusebio te îné. Arrachez-nous des mains de cet idolâtre !

La Seigneuresse haussa les épaules. Mais elle reprit avec force, en s'adressant au Caraïbe :

— Écoute ! si tu me refuses, je t'abandonne aux fétiches qui sont irrités contre toi. Un feu intérieur te brûlera vivant, et ton esprit sera condamné à errer éternellement dans les mornes de la lune, qui sont tapissées de glaces et baignées d'un brouillard épais.

L'oby tressaillit.

— Cette jeune fille t'appartient, Margaret ! mais quant à cet Espagnol, crois-tu aussi que sa vie soit attachée à la sienne ?

— Vous avez tous deux la même destinée, répondit Margaret

— C'est bien ! dit l'impassible oby, dont un sourire étrange éclaira aussitôt la physionomie farouche.

Dona Carmen porta à ses lèvres les mains ridées de Margaret. Puis, après avoir jeté un dernier regard plein d'émotion sur l'héroïque aventurier, elle suivit la Seigneuresse, qui sortit de la grotte et monta dans le canot d'écorce que la vague berçait doucement au pied du rocher.

Tout à coup Eusebio poussa un grand cri qui glaça d'effroi les deux femmes, elles retournèrent la tête et virent un affreux spectacle.

L'oby venait d'enlacer Eusebio dans ses bras nerveux.

Certain, d'après la prophétie de Margaret, qu'Eusebio périrait en même temps qu'elle, il s'était dévoué à la mort pour accomplir irrévocablement sa vengeance.

Il voulut donc se précipiter dans le fleuve avec son ennemi. Mais dans ce brusque mouvement, son pied glissa sur le granit humide, et il resta comme accroché par sa ceinture à une saillie du rocher.

Alors il se retourna comme un serpent blessé, le visage contracté, les lèvres en sang, faisant des efforts inouis pour parvenir à tomber dans les flots, avant que ses forces fussent épuisées. Mais il ne pouvait se détacher de cette tenaille de granit, et plus il étreignait Eusebio, plus il sentait, à chaque seconde, ses mains crispées se raidir. Enfin il se trouva pris de vertige et de faiblesse ; il croyait voir les vagues monter jusqu'à ses lèvres et lui remplir la bouche ; il lui semblait qu'elles le menaçaient de leur bruissement et le fouettaient de leur écume pour lui faire lâcher prise. Il ne résista plus ; ses bras se détendirent tout à coup, et Eusebio tomba dans le fleuve.

Le Caraïbe eut le courage de rouvrir les yeux et de regarder au-dessous de lui. Il vit Eusebio nager vers le canot et y aborder ; il poussa un hurlement de rage et de désespoir, et s'écria d'une voix brisée : Mensonge ! mensonge ! Puis il lança un dernier regard de reproche et de menace à la Seigneuresse. Au même instant la ceinture du malheureux acheva de se déchirer sous les efforts convulsifs de son agonie ; il tomba, et les vagues refermèrent sur lui les plis de leur linceul mouvant.

Mais déjà le carot d'écorce descendait rapidement la Grande-Rivière, Eusebio ayant tout de suite détaché l'amarre, et quelques minutes après, le rocher de l'oby était hors de la vue des fugitifs.

II

LA GRANDE PIROGUE

La précipitation d'Eusebio à monter dans le canot et à détacher l'amarre au plus vite jeta les trois fugitifs dans une situation terrible. Une des rames était tombée à l'eau, et le canot, n'étant plus dirigé, commença à filer en plein courant avec une rapidité effrayante.

— Malheureux, qu'avez-vous fait ? dit Margaret, lorsque sortant des réflexions dans lesquelles son esprit s'était égaré, elle promena les yeux autour d'elle et vit le canot emporté comme une flèche entre les deux rives. A leur tour, Eusebio et dona Carmen levèrent la tête, et la respiration faillit leur manquer. Le canot n'était plus entraîné par le courant impétueux d'un fleuve, il se trouvait au milieu d'un golfe, et devant lui s'étendait une nappe d'eau immense, sans limites visibles.

Margaret alors se leva et dirigeant sa main ridée vers l'horizon, dit d'une voix creuse :

— Ceci est la mer.

— La mer ! serait-il possible ! répliqua Eusebio. Mais heureusement elle est calme, unie comme une glace. Pas une ride !

— Et pas un nuage dans le ciel, ajouta dona Carmen. Pas un souffle de vent !

Le canot filait toujours.

— Nous ne sommes guère qu'à deux lieues de la côte, n'est-ce pas, Margaret ? demanda Carmen.

— A quatre lieues déjà, ma fille, répondit la Seigneuresse. Mes yeux affaiblis ne l'aperçoivent plus...

Le canot filait toujours.

— Pauvre Carmen ! elle n'ose pas proférer une plainte, murmura la Seigneuresse ; mais elle souhaiterait bien déjà un souffle de vent qui rafraîchit son front brûlant !

Puis Margaret ôta sa mante, en couvrit les épaules de la jeune espagnole, et la faisant asseoir sur ses genoux, se mit à la bercer comme un enfant, en lui chantant un de ces refrains monotones et mélancoliques familiers aux noirs des colonies.

Dona Carmen ne se sentait plus la force de parler ni d'agir. Tant de secousses avaient épuisé son énergie depuis quelques jours, que sa tête affaiblie s'abandonnait aux langueurs d'un demi-sommeil. Sa pensée rêvait, pour ainsi dire. Les visions du passé tourbillonnaient dans son cerveau. Devant ses yeux fermés, elle voyait passer tour à tour les figures du Basque, de Montbars et de l'oby caraïbe. Margaret toucha ses mains : elles étaient moites et brûlantes.

Dona Carmen soudainement vit se dresser devant elle le fantôme de don Ramon Carral. Elle l'entendit pousser un cri d'agonie, elle sentit sa main glacée se poser sur son épaule. Alors elle jeta elle-même un grand cri, et rouvrant les yeux avec effort, elle regarda fixement le moine imposteur qui s'était retourné vers elle, et croyant voir son rêve se réaliser, prise de vertige et d'épouvante elle s'écria :

— C'est lui ! lui ! toujours lui ! Ce spectre me poursuivra-t-il toujours ?

— Que dites-vous, señorita ? répliqua Eusebio surpris en s'avancant.

La Seigneuresse étendit la main vers lui :

— N'approchez pas, je vous le défends ! dit-elle. Et s'adressant à dona Carmen. Calme-toi, mon enfant ! Tu souffres, n'est-ce pas ? Tu as fait quelque rêve terrible !

— Oh ! empêche-le de venir ainsi près de nous ! s'écria Carmen en embrassant la Seigneuresse. Vois, bonne mère, il vient me demander compte, compte du sang versé ! Oh ! ne me livre pas à lui ! Dis-je toujours voir cette ombre sanglante attachée à mes songes et la retrouver présente à mon réveil !

— Le vois-tu ? le vois-tu, Margaret ? reprit-elle ; là, devant moi, sombre et irrité comme cette nuit...

— Cette nuit ! répéta Eusebio.

Elle ne put achever et détourna la tête avec horreur.

— Malheureux ! dit la Seigneuresse profondément émue. Cette enfant a le délire ! Comment osez-vous troubler si cruellement le repos dont elle a besoin !

— Oui il est l'heure de mourir, dit la pauvre fille : Aussi bien, ce secret était pour mon cœur un poids terrible, et je dois m'humilier en avouant toute la vérité, en avouant mon crime !

La Seigneuresse se leva aussitôt et saisissant sa main :

— Que vas-tu dire, malheureuse enfant ! ton crime ! Mais, chère innocente, qui prononces un pareil mot avec tes lèvres

d'ange, te doutes-tu seulement de ce que c'est qu'un crime ? Pas un mot de plus. Carmen ! Et vous, Eusebio, ne voyez-vous pas que la fièvre seule peut mettre de telles paroles dans une bouche si pure !

—Femme, laissez la parler, dit-il froidement.

—Je suis coupable, murmura Carmen d'une voix brisée.

—Non ! non ! interrompit Margaret en la serrant dans ses bras et en essayant de la relever. Non ! quand vous avez commis un crime, quand votre cœur garde une tombe des morts sans linceul, des morts dont la plaie reste toujours ouverte, dont le souvenir est pour vous un remords, votre visage se ride comme le mien, vos cheveux blanchissent comme les miens, vos pensées s'égarèrent comme les miennes, car souvent on m'a dit que j'étais folle ! ô mon Dieu !

—Je suis coupable, répéta Carmen.

—Coupable ! dit Margaret. Tes paupières n'ont-elles plus de larmes ! Tes nuits sont-elles d'horribles rêves sans sommeil pour que tu sois coupable ! reviens à toi, mon enfant, et ne joue pas avec de semblables paroles !

—Je vous écoute, señorita, interrompit Eusebio en jetant un regard avide sur la mer.

—Quel sang avez-vous donc versé, dona Carmen de Zarates ?

L'Espagnole le regarda d'un air insensé ; mais bientôt, comme fascinée par les yeux ardents du moine, elle répondit avec soumission :

—J'ai osé accuser un innocent ! j'ai eu peur ! pardonnez-moi ! Les femmes ne sont pas courageuses, voyez-vous. J'ai eu peur de la honte, de la mort, que sais-je moi !

Le nom ! le nom de celui qui a été frappé ? demanda Eusebio, dont les soupçons croissaient à chaque instant.

—Tais-toi ! Carmen ! tais-toi ! dit Margaret.

—Mais ne voyez-vous pas, bonne mère, répondit la malheureuse, que celui que je croyais mort, le voilà revenu. Comme son visage est menaçant et terrible ! Il me semble parfois qu'il ne m'a jamais quittée depuis cette nuit fatale. Oh ! mais il vient maintenant me maudire et tout révéler. Cachez-moi ! sauvez-moi !

—C'est le sang de mon frère qui crie vengeance ! s'écria Eusebio en foudroyant les deux femmes d'un regard de haine. Dona Carmen de Zarates, que sur toi seule retombe le châtiement de la mort de don Ramon Carral !

A ces mots la jeune créole tressaillit comme réveillée en sursaut, recula sur ses genoux, terrifiée, éperdue. Puis elle répéta de ses lèvres tremblantes : Ramon Carral ! Ramon Carral ! Et tomba évanouie au fond du canot.

—Oh ! s'écria Margaret en s'avançant comme une lionne vers Eusebio, vous n'abuserez point de l'avoué que cette pauvre enfant a laissé échapper dans son délire, n'est-ce pas ?

Eusebio la repoussa et agita en l'air, comme signal, la mante qu'il venait d'enlever à Dona Carmen.

—Répondez donc ! répondez ! dit avec un accent de colère la hautaine Margaret, ou, je vous le jure, avant une minute j'aurai fait chavirer cette barque.

A cette menace le renégat ne put s'empêcher de pâlir. Il connaissait assez Margaret pour être sûr que l'action suivrait de près la parole.

—Tu hésites ! reprit-elle en appuyant un de ses pieds sur le rebord du fragile canot.

—Non, dit-il, je te promets de ne pas la dénoncer comme la meurtrière de mon frère.

—Si tu me trompais, insista la Seigneuresse en paraissant réfléchir.

Une chaloupe vint à eux : le moine et la Seigneuresse y monterent.

Le capitaine Esteban était un homme ambitieux et résolu, dont la volonté inflexible ne se laissait jamais surprendre ou détourner par aucune émotion. Il demanda donc froidement à Eusebio :

—Quelles sont ces femmes ?

—La vieille, dit du même ton Eusebio, est une sorte de sorcière qui sert d'espionne aux flibustiers.

Un cri d'horreur sortit de toutes les bouches. Les matelots reculèrent. Les gobelets d'eau que l'on tendait de tous les côtés à la Seigneuresse roulèrent sur le pont. Grâce à ce tumulte, personne ne s'aperçut du sourire qui avait un instant illuminé la figure sombre du capitaine. Celui-ci reprit vivement :

—Et la jeune, Eusebio.

—Je ne la connais pas, j'étais prisonnier des ladres depuis le pillage de la Rancheria. Pour assurer ma fuite, j'ai dû partir avec ces deux femmes. Voilà tout !

—Bien ! fit le capitaine, qui se mit à donner tranquillement quelques ordres.

La Seigneuresse respira, et s'approchant renégat, lui dit à voix basse :

—Merci, Eusebio, de votre générosité ! Maintenant, je puis mourir tranquille !

—J'ai tenu ma parole, mais tu m'as remercié trop tôt, Margaret !

En effet, don Esteban s'étant approché brusquement de la Seigneuresse, lui dit :

—Ainsi, la réponse que m'a faite Eusebio est exacte : tu es l'espionne des flibustiers ? Tu n'as rien pour ta défense ?

—Rien.

—Tu sais le sort qui t'attends ?

—Le sort qui vous attendrait vous-même au port de la Fox ou à l'île de la Tortue, répondit-elle simplement. N'êtes-vous pas un Espagnol, et moi, ne suis-je pas celle que les Frères de la côte appellent leur mère, celle qui panse leurs blessures et veille à leur agonie ? Qu'y a-t-il de commun entre la Seigneuresse et le capitaine Esteban ? Une vieille femme corame moi est-elle bonne à autre chose qu'à mourir ? Porte-t-elle des diamants à ses doigts raidis pour tenter la cupidité d'un Espagnol ? Ses yeux noirs n'ont-ils pas été trop ternis par les larmes pour lancer de ces flammes qui enivrent comme des philtres d'amour ? Ai-je donc conservé une voix si douce qu'elle puisse remuer un peu de pitié au fond de vos cœurs d'acier. D'ailleurs, je ne sais plus prier, moi, capitaine Esteban. Je ne sais plus que maudire, et je vous hais, vous autres Espagnols, de toute l'affection que je porte à ces vaillants Frères de la côte, qui vengent les pauvres Indiens !

—Ainsi, tu ne crains pas la mort ? reprit-il.

—La mort ! il y a longtemps que je l'attends, répondit-elle d'un air sombre, que je la cherche comme un bienfait, que je la brave en affrontant mille dangers !

—Vraiment, insista le capitaine, tu ne regrettes rien dans ce monde ? tu as brisé tous les liens qui pouvaient t'y attacher ?

Margaret l'avait écouté attentivement, mais quand il eut fini de parler, son regard parut s'abîmer dans une pensée inconnue, et elle murmura comme se parlant à elle-même :

—J'espérais cependant le revoir, lui, avant de mourir ! Oh ! combien j'eusse été heureuse de toucher son front de mes lèvres, fût-ce pendant son sommeil ! S'il m'avait été donné d'entendre le son de sa voix, m'eût-il parlé comme à une étrangère, comme à une mendicante vagabonde ! Mais je n'ai pas mérité tant de bonheur ! Je le reverrai plus tard, là-haut seulement, ajouta-t-elle avec un triste sourire en regardant le ciel. Mais ce sera pour toujours ; je serai ta mère pour l'éternité !

—Je suis prête, capitaine.

—Penses-tu que ces vagues qui commencent à s'agiter soient un assez splendide linceul pour une espionne ?

Mais aussitôt Eusebio se pencha à l'oreille du capitaine et lui dit :

—Je ne vous reconnais plus, señor Esteban. A quoi nous servira cette stérile vengeance ?

—Que voulez-vous, puisqu'on ne peut rien obtenir de cette femme bizarre ! Il y a dans son langage quelque chose de hardi et d'élevé qui m'imp

—D'un mot vous pouvez briser tout son courage, répondit le moine, et il ajouta quelques paroles à voix basse avec son sourire habituel. Le capitaine inclina la tête en signe d'ap-

probation, puis il cria à un de ses matelots : — Ramenez-moi cette femme ! Et à un autre : — Apportez ici quatre boulets !

— Quatre boulets, capitaine ! répéta machinalement la Seigneuresse.

— Oui, je suis plus humain que tu ne penses, digne mère ! Nous ne voulons pas faire d'un acte de justice un amusement de sauvages, en te faisant débattre contre la mort sous nos yeux ! Je ferai même plus, je te donnerai une compagne. Remercie-moi !

— Une compagne ! capitaine, dit-elle stupéfaite.

— Oui, senora, reprit-il avec indifférence, on va vous jeter toutes deux à la mer !

— Toutes deux ! Je ne vous comprends pas, capitaine, répliqua la malheureuse femme d'un air éperdu.

ne puis pas vous en vouloir. C'est le droit de la guerre. Mais cette enfant, c'est une Espagnole. Elle est des vôtres, vous lui devez secours et protection ; vous ne pouvez pas la faire mourir. Vous souriez, capitaine ! Mais quand je vous dis que c'est une Espagnole ! Je ne sais pas mentir, moi !

— Une Espagnole, reprit Esteban en haussant les épaules, que tu aimes, que tu protèges, que tu défends, toi notre ennemie, comme tu le disais hautement tout à l'heure. Mais elle a donc renié sa nation pour mériter ta tendresse, et elle doit alors partager ton châtement.

— Je vous jure qu'elle est des vôtres, capitaine, et qu'elle hait les Frères de la côte, interrompit Margaret en joignant les mains.

— Mais Esteban a dit qu'il ne la connaissait pas, répliqua



Dans la rue marchaient sur deux files les confréries avec leurs bannières et leurs divers costumes.

— Par Notre-Dame-del-Pilar ! s'écria Esteban, tu parais trop aimer cette belle évanouie pour que je t'impose la douleur de la quitter.

Et lui montrant dona Carmen.

— Vous ferez le voyage de compagnie, ajouta-t-il. Remercie-moi !

— A cette menace, les matelots espagnols eux-mêmes se sentirent émus de terreur. Quant à Margaret, elle voulut retenir un cri d'angoisse, mais au frissonnement convulsif de ses lèvres, Esteban devina qu'il avait frappé juste. Elle eut cependant la force de balbutier avec calme :

— Oh ! vous voulez rire, mon bon capitaine. Je sais bien que c'est une plaisanterie. On ne tue pas les siens. Vous me condamnez, moi, c'est bien juste. Je suis votre ennemie. Je

Esteban. Tu l'as entendu et tu as confirmé la vérité de ses paroles.

— Ma mort ne vous suffit-elle pas ! moi qui vous oblige à être si cruel ! Qu'est-ce que cela fait au roi d'Espagne que vous laissiez vivre une pauvre fille dont tout le crime est d'être aimé par moi ?

Le capitaine frappa du pied avec impatience.

— Mais c'est moi qui l'ai élevée, voyez-vous, continua la Seigneuresse avec angoisse, et comme sa mère était morte et que je n'avais plus d'enfants à aimer, je n'ai pu m'empêcher de la regarder comme ma fille. C'est naturel, mon bon capitaine. Et dire cependant que c'est pour cela qu'elle va mourir ! Ah ! je dois donc porter malheur à tous ceux que j'ai aimés.

—Quel bavardage ! Allons, faites vite, interrompit le capitaine, qui malgré lui, se sentait troublé.

Les matelots avaient enfin arraché Margaret des bras de Carmen. Voyant son impuissance à résister, elle dit d'une voix douce et éteinte :

—Ainsi, il faut renoncer à toute espérance ; il faut prier Dieu et mourir ! Il n'est aucun moyen de la sauver !

—Aucun, répéta le capitaine.

Elle laissa tomber ses bras inertes le long de son corps et chancela, comme frappée d'un étourdissement subit. Mais dès que don Esteban l'eut vue plongée dans cet état d'anéantissement suprême et regardant, avec une sorte de stupeur hébété, les matelots qui se préparaient à attacher les boulets aux pieds de dona Carmen, il murmura comme en hésitant :

—Cependant, à la rigueur... on pourrait... Cette pauvre femme ne vous fait-elle pas pitié, Eusebio ?

Margaret se redressa de toute sa hauteur ; ses yeux brillèrent.

—Avez-vous trouvé un moyen ? s'écria-t-elle aussitôt. Je le disais bien, monseigneur le capitaine, vous êtes bon. Cela se voit à votre figure. Vous ne pouvez être insensible. Parlez ! oh ! tenez, rien ne me coûtera à souffrir pour que vous lui laissiez la vie sauve

—J'ai peut-être tort d'être aussi indulgent, continua le capitaine en s'adressant à Eusebio ; mais je veux offrir à cette vieille sorcière une chance de sauver sa compagne.

—Vous ne me trompez pas ? dit la Seigneuresse. Oh ! non, ce sera trop cruel ! Mais parlez, dites par quel sacrifice puis-je racheter sa vie.

—Bah ! je me décide, poursuivit Esteban. Eh bien, vieille boucanière, il s'agit tout simplement de retourner au port de la Paix.

—C'est un rêve, une raillerie !

—Et d'annoncer aux Frères de la Côte que tu as vu un vaisseau espagnol doubler le cap Gracia à Dios. C'est la vérité !

—Oh ! mon Dieu ! voilà tout ce que vous exigez ? s'écria Margaret, folle d'espérance et de joie. Et ce n'est pas un piège.

—Quelle nécessité pour moi de te tendre un piège ? répliqua Esteban en laussant les épaules. Voyons ! consens-tu ?

Elle le regarda fixement comme si elle eût encore conservé quelque doute et voulu pénétrer au fond de sa pensée.

—Hâte-toi de répondre, reprit le capitaine. Tu leur diras que tu as rencontré dans ces parages un vaisseau espagnol, un galion lesté de lingots et de piastres. Cela seulement. Pas autre chose. Répète mes paroles.

La Seigneuresse jeta un regard rapide, mais perçant et sagace comme celui d'un loup de mer sur la grande pirogue et répliqua :

—Oui, je leur dirai, mon bon capitaine, que j'ai vu une forte pirogue, portant deux cents braves marins et nageant à soixante-dix avirons, doubler le cap Gracia à Dios !

—Non pas, mais un galion chargé pour Cadix, interrompit Esteban.

—Un galion, reprit-elle en hochant la tête d'un air incrédule, un galion bourré d'armes, de poudre et de boulets. Un galion armé de six pierriers servant à l'abordage, et, sur le devant, de trois canons de neuf pieds de long !

—Non pas ! non pas ! interrompit encore le capitaine, mais un galion chargé de lingots et de piastres, me comprends-tu, maudite sorcière !

—Pourtant, dit elle en lui montrant les gueules béantes des canons, je ne suis pas aveugle ! je ne dis que ce que je vois.

—Mais tu ne dois rien voir, reparti Esteban. Nous sommes un galion. Le scorbut a réduit des deux tiers notre équipage, nous sommes hors d'état de nous défendre contre une poignée de flibustiers. Pas de dangers pour eux ! Un gain immense ! Voilà ce que tu dois leur dire. Comprends-tu, maintenant ?

—C'est un mensonge, c'est une trahison que vous me demandez, s'écria en tombant à genoux devant lui la fière Margaret.

—O mon Dieu, pardonnez-moi, vous qui lisez au fond des cœurs, s'écria la misérable femme.

—Maintenant une chaloupe à la mer, ordonna le capitaine. Tu seras conduite par quatre drôles à face noire qui ne nous trahiront pas, en cas de surprise, car ils ne savent pas deux mots d'espagnol. Ils te débarqueront le plus près possible du port de la Paix !

—Viens, viens, Carmen, dit alors la Seigneuresse en la soulevant dans ses bras. Tu es sauvée, entends-tu. Nous allons retourner au port de la Paix.

—Jamais ! jamais ! dit tout bas dona Carmen. Je n'ai point oublié Michel le Basque. Je suis libre, n'est-ce pas ? Eh bien, retournons à la Rancheria.

—Es-tu folle, Margaret, s'écria le capitaine. Cette jeune fille reste avec nous. Embrasse-la et dis-lui adieu. Tu sais qu'il ne tiendra qu'à toi de la revoir.

—Elle reste avec vous, répéta la Seigneuresse terrifiée.

—Certainement, repfit don Esteban. Si elle est Espagnole, comme tu l'assures, il est beaucoup plus naturel qu'elle reste avec ses compatriotes que de retourner au milieu des ennemis de sa nation !

—Mais, mon bon capitaine...

—Mais, digne Seigneuresse, reprit-il d'une voix plus forte, si tu nous trompes, si tu changes un seul mot du message que je t'ai confié, si tu hésites dans ta trahison et que tu nous inspires le plus léger soupçon, les boulets seront aussitôt attachés aux pieds mignons de ta protégée.

—C'est un démon qui vous a soufflé une pareille idée, s'écria Margaret au désespoir. Mais le hasard peut détruire les plans les mieux combinés, señor Esteban. Ce guet apens peut être deviné et déjoué, quelque hypocrisie que j'impose à mon visage et à mes paroles. Les flibustiers peuvent ne pas me croire. Et ne vous ai-je pas dit que j'aimais cette jeune fille comme mon enfant.

—Aussi est-ce le meilleur otage qui puisse nous répondre de ton dévouement. Prouve-lui donc ta tendresse en nous servant fidèlement ; car, je te le répète, d'un signe ou d'un mot tu peux la perdre ou la sauver !

Le lendemain, la Seigneuresse fut silencieusement débarquée à peu de distance du port de la Paix.

III

LE GUET APENS.

La matinée était charmante et pleine de fraîcheur. L'aube blanchissait la cime des mornes lointains, où s'étagaient des bouquets de gayacs et des palmistes. Comme les aventuriers avaient repris, avec l'aide de l'amiral Blake, l'île de la Tortue, il ne restait au port de la Paix qu'un petit nombre de flibustiers et de boucaniers. Les feux allumés çà et là pour rôti le gibier indiquaient la place des habitations, cachées la plupart derrière de petits bois tamariniers et de goyaviers.

—Et penser, murmura Margaret, que si j'obéis à cet Espagnol, demain ces habitations seront désertes ! demain, plus de joyeuse fumée qui tourbillonne et s'élève du milieu des goyaviers ! plus de chants ! le silence de la mort !

En ce moment Pitrians l'aperçut et s'écria :

—Hourra ! voici Margaret. Eh, la mère, arrivez donc ! il y a toujours place pour vous au foyer.

—Et à la table ! dit Jean David en riant.

La seigneuresse ne bougea pas. Elle eut envie de pleurer, mais elle dévora ses larmes.

Elle est gaie comme la nuit, reprit Pitrians.

D'où diantre peut-elle venir avec une figure renversé comme ça !

Margaret frissonna et répéta d'une voix rauque :

D'où je viens ! d'où je viens ! l'ont-ils déjà deviné ?

On dirait d'un fantôme, s'écria Pitrians.

Elle est dans ses humeurs noires. Laissez-la tranquille, dit brusquement le Léopard. Tu sais qu'elle n'aime pas les plaisanteries.

—Allons, un doigt de genièvre, Seigneuresse, continua Pitrians, ça vous remettra la joie au cœur.

Et s'étant avancé vers elle, il affleura de son gobelet les lèvres de Margaret. Mais elle le regarda avec une expression si grave et si triste qu'il recula, tout surpris, en disant :

— Ah ça, vous avez donc sérieusement du chagrin, la mère.

— Auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un des nôtres, Margaret ? lui demanda le Léopard.

— Je ne me plains que du ciel, répondit-elle amèrement. Je suis triste parce qu'un pressentiment m'a avertie que beaucoup de vos frères périraient bientôt.

Ces mots lui échappèrent malgré elle, comme arrachés par une force inconnue.

Les aventuriers l'avaient écoutée dans un profond silence.

— Plus de ces prophéties-là, Margaret, répliqua le Léopard, ça énerve l'âme : souhайте-nous plutôt une bonne occasion de prise. Depuis quelque temps les gavaches se tiennent à l'écart et nous ne trouvons plus un hallo ni un galion à surprendre.

— Il ne se passera pas deux jours sans qu'il y ait bien du sang répandu, Léopardo, dit-elle toujours immobile.

Parle plus clairement, Margaret.

— J'ai appris en route de bonnes nouvelles, ajouta la malheureuse en pâlisant.

— De bonnes nouvelles !

Ce ne fut qu'un cri. Et tous les aventuriers se levèrent et entourèrent la Seigneuresse.

Avant de continuer, elle jeta un regard éperdu sur eux. Elle avait tout-à-coup entrevu au fond de sa pensée Joaquin Montbars, ce brave jeune homme si dévoué, si généreux, vers lequel elle s'était sentie attirée par une inexplicable sympathie. Elle le vit pâle, sanglant, mourant par elle ! et sans savoir pourquoi, sentant tout son cœur tressaillir, elle rejeta loin d'elle l'image plaintive de dona Carmen et se dit : Jamais ! jamais ! si Joaquin doit être livré avec les autres !

Mais le jeune engagé n'était pas encore revenu au port de la Paix. On l'attendait ainsi que Michel le Basque. Margaret respira ; elle continua :

— Oui, mes enfants, hier soir un galion a doublé le cap Gracia-à-Dios ; et maintenant il longe timidement la côte pour revenir à San-Fernando, à cause de ses avaries.

— Un galion ! tu ne te trompes pas ? Tonnerre ! c'est bien un galion ! s'écria Pitrians.

— C'est-à-dire, reprit en hésitant Margaret, que pour mieux vous échapper, quoiqu'il vous croient tous occupés à la Tortue, les Gavaches ont lesté de lingots une de leurs grandes pirogues.

— Une pirogue ! Alors nous ne sommes pas assez nombreux pour l'attaquer, observa Pitrians d'un air de regret.

Ces paroles inspirèrent à la Seigneuresse quelque doute sur le succès de son entreprise ; et songeant à Carmen, elle poursuivit froidement, mais avec un accent d'ironie :

— Pas assez nombreux, Pitrians ! c'est la première fois que je vous entends parler ainsi. Mais rassurez-vous. Ce terrible navire est avarié. Il a souffert d'une effroyable tempête qui le force à rentrer au port. Le scorbut a diminué son équipage des deux tiers. Ils ont perdu leurs voiles et ne vont plus qu'à force de rames. Ils ont jeté leurs pierriers à la mer pour conserver leurs barres d'argent. Et à moins qu'ils ne chargent leurs canons d'avant avec des lingots, ils ne pourront guère se défendre. Pensez-vous être assez nombreux maintenant !

Et elle se tut, épuisée, haletante.

— Nous irons à l'abordage ! s'écrièrent les Frères de la côte avec exaltation.

— Tu as froid, bonne mère, reprit affectueusement le Léopard en pressant les mains glacées de Margaret dans les siennes.

— Sois tranquille ! dit Pitrians, nous accrocherons bravement la pirogue, et tu auras ta part de prise, Margaret !

— Ma part ! répéta-t-elle d'une voix brisée, ma part ! Oui, j'aurai ma part !

Cependant les Frères de la côte se séparèrent pour s'occuper des préparatifs de leur expédition.

Une heure après, ils se jetaient dans quatre barques, les seules que M. du Rossay eût laissées au port de la Paix en partant pour l'île de la Tortue. Quarante aventuriers for-

maient tout l'équipage de cette escadre de hazard. Mais c'était l'élite de l'association, la troupe du Léopard et de Pitrians.

Trois barques se dispersèrent en mer, comme des bateaux de pêcheurs, avec ordre de former un grand cercle autour de la pirogue, afin de la surprendre de tous côtés, de manière à ce qu'elle ne pût s'échapper. La quatrième, montée par Pitrians, devait rejoindre les autres un peu plus tard.

Le Léopard ordonna à ses compagnons de se coucher à plat ventre au fond de leurs barques, car le succès dépendait de la rapidité et de l'audace de l'abordage.

La grande pirogue, de son côté, après avoir recruté une cinquantaine de *laneros* au cap Gracia-à-Dios, avait marché toute la nuit. Aussi, au bout de deux heures, le Léopard, dont la barque côtoyait le rivage, à moitié cachée sous les mangles qui s'avançaient dans la mer, découvrit-il le navire espagnol à l'aide de sa longue vue.

Il se mit à l'examiner attentivement tandis que Margaret, debout à ses côtés, épiait avec angoisse l'expression de sa physionomie.

Enfin il se retourna vers elle et lui dit d'un air satisfait :

— Tu ne t'es pas trompée, la mère ! la pirogue a perdu ses ailes et se traîne comme une limace engourdie. Le pont est désert. C'est un hôpital flottant. Nous en aurons bon marché. Nous t'achèterons une belle croix d'or, Margaret !

Le cœur de la Seigneuresse se serra. Le remords fit presque jaillir un aveu, une révélation de ses lèvres. Elle se sentit heureuse en pensant qu'il était encore temps de parler. Comme une reine, elle pouvait faire grâce d'un seul mot à tous ces hommes condamnés d'avance, et empêcher de couler des flots de sang, horrible rançon d'une seule existence !

Mais pendant ces réflexions, le Léopard avait de nouveau examiné la grande pirogue, et il s'écria tout-à-coup avec humeur :

— Si je ne me trompe, Margaret, je vois sur le pont une basquine de femme. Ah ça ! est-ce que nous aurions affaire à des amazones, par hasard ! A quoi diable pensent ces gavaches ! se croient-ils si fort à l'abri de tout danger que le pont de leur pirogue puisse devenir une promenade de dames !

— Une basquine ! répéta d'une voix sourde la Seigneuresse, en joignant les mains.

— Tu ne nous avais pas parlé de ce renfort d'équipage, dit le Léopard en souriant.

Il sourit, le malheureux ! pensa-t-elle en le regardant comme une insensée. Il peut sourire !

Elle reprit : — En effet, j'avais oublié... oui, c'est, je crois, la fille du capitaine... don Esteban !

— Allons donc ! quelle folie ! don Esteban est un jeune homme.

— Un jeune homme... pardonnez-moi, Léopard, répondit-elle, comprenant que son trouble la trahissait et qu'elle en était venue à commettre des maladrotes. — Vous savez, j'ai des moments où ma mémoire m'égare... La fille du capitaine ! j'étais folle en effet... c'est sa sœur qui devait retourner en Espagne, à Cadix.

— C'est singulier, interrompit le Léopard, elle a pour toute compagnie deux matelots qui ne la quittent pas de l'œil.

— Deux matelots ! répéta Margaret.

— Drôles de cavaliers servants, n'est ce pas, la mère ? On dirait plutôt de deux guichetiers veillant sur une prisonnière.

La Seigneuresse frissonna de tout son corps.

Aussitôt après, la barque du Léopard s'avança dans la direction de la grande pirogue.

Celle-ci ne parut prendre nul souci de son approche. Elle paraissait demâtée, parce que les Espagnols avaient couché les deux mâts sur des *chandeliers*, fourches de fer plantées au milieu du vaisseau. Don Esteban n'avait pas même chargé une mousse de remplir le rôle de vigie.

— La paresseuse canaille ! s'écria le Léopard. Mordieu ! la pirogue fait la sieste !

— Vous verrez, répliqua son engagé Vent-en-Panne, que ces gavachs nous tendront l'échelle pour monter à leur bord !

—Ce calme n'est pas naturel, mon garçon, dit le Léopard. Et son visage redevint sombre.

—A quoi pensez-vous, maître ? lui demanda Vent en Panne après quelques instants de silence.

—N'as-tu pas remarqué l'air triste et embarrassé de la Seigneuresse ? répondit le Léopard. Quelle crainte un pareil combat pouvait-il lui inspirer ?

Bah ! la vieille fée nous aime tant ! dit l'engagé. C'est naturel, maître. Elle a eu pour la plupart de nous les soins de mère. Nous sommes sa famille, à cette bonne Margaret ; Ça lui remue le cœur de penser que nous ne reviendrons peut-être pas tous de la partie. Idée de femme ! C'est comme s'il lui arrivait malheur à elle ; il n'y a pas un de nous qui ne risquerait son cou pour la sauver, n'est-ce pas Léopard !

Le vieux boucanier regardait toujours la grande pirogue.

—Au diable les pressentiments ! s'écria-t-il enfin. Tu as raison, Vent-en-Panne. Ce sont des billevesées de vieille femme. Faisons notre devoir. D'autant plus que la pirogue a l'air de se reveiller en sursaut et de vouloir nous dire deux mots en passant.

En effet, quelques matelots s'étaient groupés sur le pont. Des ordres sortaient du porte-voix du capitaine, et presque aussitôt deux ou trois boulets vinrent ricocher dans la mer, à peu de distance de la barque audacieuse, comme pour lui intimider l'ordre d'amener.

Les sifustiers gardèrent le silence, restant couchés à plat ventre ; et Vent-en-Panne dirigeant le gouvernail, la barque s'avança rapidement au-devant de la pirogue, dont la marche semblait toujours aussi nonchalante.

En ce moment, les autres embarcations des Frères de la Côte se rapprochèrent à leur tour. Alors le Léopard, oubliant toutes ses inquiétudes, ne pensa plus qu'au combat, et se trouvant presque bord à bord de l'Espagnol, poussa ce cri terrible : A l'abordage !

—A l'abordage ! hurlèrent tous ses compagnons en se relevant le fusil à la main.

Ils jetèrent les grappins de fer et commencèrent un feu si terrible, que les rameurs de la pirogue lâchèrent leurs avirons et abandonnèrent le pont, ainsi que les matelots. Les uns se dispersèrent en tumulte par les ouvertures de l'avant, les autres se cachèrent derrière les canons, après avoir demandé quartier avec les signes de la plus grande terreur.

Le Léopard, qui eût tenu pour lâcheté de ne pas prendre pied le premier sur un vaisseau ennemi, voyant arriver déjà deux des autres barques sifustières, sauta dans la pirogue et fut suivi de tous ses compagnons, brandissant les haches d'abordage.

Ils se croyaient déjà maîtres de ce navire, et la plupart jetèrent leurs fusils sous les bancs des rameurs pour se livrer plus facilement au pillage.

Aussi quel fut leur étonnement lorsque tout-à-coup un amas de planches qui s'élevaient au milieu du pont, adossées aux deux *chanuetiers* de fer, s'éroula et laissa voir les gueules béantes des pierriers de la pirogue s'allongeant vers leurs poitrines, et les fusils d'une centaine de soldats et des matelots immobiles, braqués sur eux.

Au milieu de cette troupe, le capitaine Esteban se tenait l'épée haute, et il leur cria :

—Ladrones ! rendez-vous !

Jamais, certes, le Léopard n'avait connu la peur. Il ne recula pas ; mais il s'arrêta de surprise.

—Joaquin du moins, n'est pas ici ! telle fut sa seule pensée en ce moment terrible. Sus aux gavaches ! s'écria-t-il aussi tôt d'une voix tonnante, et il s'élança sur la barricade de planches qui le séparait des Espagnols, un pistolet d'une main et un couteau de chasse de l'autre.

Les Espagnols firent feu. Les pierriers criblèrent d'une pluie de mitraille les braves compagnons. Huit sifustiers tombèrent autour de leur chef.

En ce moment les deux autres barques abordèrent la pirogue. Mais des bouches du pont montaient sans cesse de nouvelles troupes de soldats et de marins qui étaient restés cachés jusque-là.

—Il ne s'agit plus de vaincre, mais de bien mourir ! dit le malheureux Léopard en voyant un éclat de mitraille frapper mortellement son engagé Vent-en-Panne.

Il venait d'être lui-même blessé au bras. Il se laissa tomber sur les cadavres de ses frères, et resta immobile comme saisi du froid de la mort.

La partie était gagnée par les Espagnols. Cependant quelques aventuriers se battaient encore en désespérés sur le tillac et attiraient toute l'attention des vainqueurs.

Le Léopard profita de cette circonstance, et le visage taché du sang de ses compagnons, les yeux à demi fermés, il se mit à ramper peu à peu, sans être remarqué, du côté de la sainte-barbe.

Au bout de quelques minutes, de cadavre en cadavre il y arriva. Alors il se releva avec un sombre sourire, et chercha du regard s'il apercevait un ennemi.

A deux pas de lui, sur le pont, à l'entrée de l'escalier, il entrevit une femme, une jeune fille pâle, éplorée, tremblante, mais plus belle encore de sa pâleur et de son effroi. C'était comme une vision rayonnante au milieu de ces flots de sang, de ce fracas de mousqueterie, de cette fumée, de cette odeur de poudre.

La pauvre enfant poussa un cri de terreur à la vue de cette figure menaçante qui apparaissait dans l'asile où elle s'était réfugiée. Le Léopard la reconnut.

—Dona Carmen ici ! murmura-t-il. Ah ! je comprends tout, maintenant ! nous avons été trahis ! Margaret ! Margaret ! qu'as-tu fait de ceux qui te nommaient leur mère !

Il saisit le bras de la jeune fille et lui dit :

—C'est donc pour toi, malheureuse, que tant de braves aventuriers ont été sacrifiés ! Mais, Dieu soit loué ! la trahison ne t'aura pas sauvée !

Dona Carmen n'avait plus ni voix, ni regard, ni pensée. Elle écoutait sans les comprendre les paroles de l'implacable boucanier. Cependant le matelot chargé de veiller sur elle, et qui s'était écarté un instant pour assister à l'issue du combat, revint au cri qu'elle avait jeté. Il s'avança hardiment, fort surpris de voir encore un sifustier debout. D'un coup de pistolet le Léopard l'étendit raide mort.

Les yeux de dona Carmen se fermèrent ; sa tête se renversa en arrière, tout son corps plia agité d'un frisson convulsif. Le couteau de chasse du Léopard effleurait déjà sa poitrine.

Tout à coup, un cri d'horreur poussé par une voix bien connue vint faire trembler le bras du farouche boucanier. Puis il entendit résonner à ses oreilles ces mots prononcés avec un accent déchirant :

—Grâce pour elle ! grâce !

Le Léopard jeta un regard rapide sur la mer, et vit la quatrième barque des sifustiers prête à aborder la pirogue, et debout à côté de Pitrians, il reconnut son neveu Joaquin, le fils de Bernard.

A cette vue, il resta terrifié. Puis il se sentit tressaillir d'un mouvement de rage et de colère :

—Joaquin, lui aussi, tombé dans ce guet-apens ! Oh ! Margaret, ce dernier coup me manquait !

Une réflexion subite traversa son esprit : —il n'y a qu'un moyen, pensa-t-il, de l'empêcher de monter à l'abordage, de le forcer à s'échapper.

Il enleva dans ses deux bras robustes la jeune Espagnole sans connaissance, et cria à Joaquin d'une voix forte :

—Tiens ! voici la belle pour qui tu t'es fait l'engagé de Michel le Basque !

—Grâce ! grâce pour elle ! répéta Joaquin éperdu.

—Voici l'Espagnole pour laquelle les meilleurs compagnons de la Tortue sont venus donner dans ce guépier, continua le Léopard.

Et il précipita froidement dona Carmen dans les flots, en ajoutant : Que ce soit une expiation !

Mais il se dit en lui-même : —La mer les sauvera tous deux, tandis que les planches de cette pirogue s'éparpilleront tout à l'heure comme les cendres d'un brasier au gré du vent !

En effet, Joaquin se jeta aussitôt à la mer pour sauver la jeune fille.

Alors le Léopard se précipita dans l'escalier, jeta adroitement une mèche allumée sur la poudre de la sainte-barbe, remonta vivement sur le pont et s'écria :

—Sauve qui peut, gavaches ! la pirogue va sauter !

Presque au même instant se fit entendre un fracas épouvantable, début d'un de ces spectacles que l'imagination peut à peine se représenter et que la plume doit renoncer à décrire.

Les débris du vaisseau élevé à une hauteur prodigieuse par l'explosion des poudres, formaient comme une gigantesque montagne d'eau et de feu où tous les bruits se confondaient, craquements des charpentes, bouillonnement des vagues, clameurs désespérées des hommes meurtris, écharpés, brûlés par les éclats de bois enflammés.

Mais l'incident le plus étrange de cette affreuse scène fut le salut vraiment providentiel du Léopard, incident que l'on regarderait comme impossible s'il n'était formellement constaté par Cœmelin, dans son *Histoire des Aventuriers*.

Le vaillant boucanier fut enlevé si haut de dessus le pont, que, d'après son propre aveu, cela seul l'empêcha d'être mêlé parmi les débris qui l'auraient certainement broyé. Il tomba tout étourdi dans la mer, où l'instinct le forçant à se débattre comme un homme qui craint de se noyer, il s'accrocha machinalement à une pièce de mât et regarda autour de lui. Il vit deux Espagnols, dans l'un desquels il reconnut le capitaine Esteban, qui, ayant encore conservé quelques restes de vie, après avoir perdu les deux jambes, se soulevèrent deux ou trois fois sur l'eau et laissèrent la vague qui les engloutit teinte de leur sang.

Le Léopard continua à nager et aborda enfin au rivage. Là, sa première pensée fut consacrée à son neveu. Il jeta un regard inquiet sur la mer, mais il eut bientôt lieu de penser que Joaquin et dona Carmen avaient été recueillis, ainsi que les compagnons de Pitrians, dans une grande chaloupe espagnole qui suivait la pirogue à quelque distance.

Alors'il s'enfonça dans le bois de Mangles en disant :

—A la Seigneuresse, maintenant ! nous allons avoir une explication ensemble. Quant à mes frères, ils doivent être contents des funérailles que je leur ai données !

IV

L'AVEU.

La Seigneuresse était restée en proie pendant l'horrible combat. Chaque coup de canon l'avait fait tressaillir comme s'il eût résonné dans sa poitrine ; du reste elle pria machinalement. Ses mains froides pressaient toujours le médaillon suspendu à son cou. Quand l'explosion eut lieu, elle se leva toute droite et s'écria :—Mon Dieu ! mon Dieu ! vous me punissez !

Puis, épouvantée du profond silence qui succédait à ce bruit formidable, elle essaya de fuir, mais elle ne put faire que quelques pas et tomba comme épuisée de fatigue sur une racine de mangle. Elle resta ainsi un quart d'heure, les yeux levés vers le ciel toujours bleu et pourpre, ayant horreur d'elle-même, écoutant avec effroi les moindres murmures de la mer et de la forêt, comme s'ils la menaçaient. Enfin, elle revint un peu à elle et murmura :

—Tout est fini maintenant ! Mais où donc est Carmen ? Peut-être plongée au fond de la mer avec tous les autres, tous les autres ! Oh ! si seulement je l'avais sauvée, il me semble que je souffrirais moins ! Il faut que je la revvoie, que j'aille la chercher, que je sente ses bras se nouer autour de moi ! Alors, peut-être, ne reverrai-je plus passer devant mes yeux les visages livides et sanglants de tous les autres !

Au même instant elle poussa un grand cri. Elle venait d'entendre un froissement de feuilles. Elle vit luire un regard ardent à travers les mangles. Elle reconnut le Léopard qui s'avancait vers elle, affaibli, exténué, blessé, rampant sur ses genoux. Elle étendit ses deux mains en avant comme pour le repousser, détourna la tête et de nouveau voulut fuir. Mais le boucanier lui cria :

—Margaret !

Jamais elle n'avait désobéi à l'appel du Léopard. Elle s'arrêta involontairement. Il reprit avec plus de douceur :

—Margaret, j'ai soif !

La Seigneuresse oublia tout ce qui s'est passé ; elle n'a plus peur de l'aventurier ; sans doute il ne soupçonne rien. Elle redevient la cantinière des Frères de la Côte ; elle débouche la grande gourde qu'elle porte sur elle. La pitié l'emporte sur la terreur. Elle s'approche à pas lents du boucanier et pose sur ses lèvres sèches le bord de la gourde. Le Léopard boit avidement. Il se sent ranimé. Une de ses mains caresse le couteau de chasse attaché à sa ceinture. Cependant le sang coule toujours de ses blessures.

—Margaret, dit-il, je crains de perdre bientôt mes forces et j'ai besoin de vivre encore une heure !

La Seigneuresse resta glacée jusqu'au fond du cœur. Sans répondre, elle arrache le mouchoir qui couvre son cou hâlé et l'écharpe qui se noue autour de sa taille ; elle les déchire et s'en sert pour bander les blessures du brave aventurier.

—J'ai besoin de vivre, car j'ai à me venger, continue-t-il d'une voix calme. Pourquoi trembles-tu, Margaret ? tu es une bonne et courageuse femme, toi !

La Seigneuresse respire. Elle lui demande :

—Le combat a donc été terrible ?

—Terrible ! Je reste seul de tous mes frères !

—Seul ! Est-il possible ?

—Seul de tous mes frères et de tous les Espagnols de la pirogue, ajoute le Léopard avec un sourire farouche.

Elle pense à Carmen. Ses mains se joignent comme celles d'une suppliante, et ses lèvres frémissent de douleur.

—Oui, reprend le boucanier, tous ces braves gens que tu aimais... car tu les aimais, n'est-ce pas, Margaret ?

Et il la regarda fixement.

—Morte ! ô mon Dieu ! tandis que je priais...

—Pour eux, n'est-ce pas ? Et tu avais raison, Margaret. C'étaient de hardis compagnons, si gais, si loyaux, si insouciant. Te rappelles-tu ce jour où mon pauvre Ven-en-Panne te trouva dormant au pied d'un palmiste franc. Un serpent enroulait ses anneaux diaprés autour du tronc élevé de l'arbre, et déjà sa tête plate s'allongeait en sifflant vers toi, lorsque d'un coup de baguette d'acier de son fusil Ven-en-Panne fracassa bravement la tête du monstre. S'il avait mal visé, c'est sur lui que le serpent se serait élançé. Ne t'endors plus imprudemment, Margaret, car Ven-en-Panne ne serait pas là pour te rendre un pareil service. Il est mort à mes côtés.

—Mort ! répéta-t-elle machinalement.

—Te souviens-tu, Margaret, continue froidement le boucanier, de cette partie de chasse où nous nous égarâmes dans une forêt du territoire espagnol. Les gavaches, pour venir à bout de nous, mirent vaillamment le feu à la forêt. Quel embrasement ! sur nos têtes un dais de fumée noire frangée de flammes ; sous nos pieds des brasiers d'herbes pétillantes, des marais en ébullition ; dans l'air une pluie de branches, s'envolant comme des fusées et retombant en flots de centre rouge et blanche. Chacun alors ne pensait qu'à soi. Déjà nous étions tous hors de la forêt incendiée. Toi seule étais restée en arrière. Quand nous nous arrêtâmes pour nous compter, et que Pitrians s'aperçut que tu manquais à l'appel :—Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que les Frères de la Côte ont laissé périr leur mère de peur de se cuivre le teint ! Il revint hardiment sur ses pas, et entra dans ce bûcher flamboyant pour te ramener demimorte sur ses épaules ! Ne t'égarer plus dans les forêts espagnoles, Margaret, Pitrians est mort ou prisonnier comme les autres ! Pourquoi trembles-tu donc toujours, Seigneuresse ?

—Comme vous êtes calmes en m'apprenant un pareil désastre, Léopard !

—Les juges ne doivent pas se laisser emporter par l'indignation et la colère, Margaret ! Il y a des crimes si infâmes qu'ils ne sont dignes que du froid mépris. Tous nos braves compagnons n'ont péri que parce qu'il ont été pris au piège, parce qu'ils ont été trahis !

—Trahis ! le croyez-vous, mon Dieu ! s'écria-t-elle en sentant ses genoux chanceler.

—Pleure des larmes de sang ! Margaret, reprend l'impassible boucanier, car tu ne verras plus ces braves frères dormir sur un lit de piastres, prendre des villes avec des haches d'abordage, se secourir les uns les autres en francs *matelots*, et se partager loyalement le butin ! Tu n'entendras plus le chant de guerre sortir de leurs lèvres violettes. Ta main ne leur versera plus à boire au retour de la chasse. Mais pourquoi trembles-tu donc toujours, Margaret ?

La malheureuse femme restait accablée ; toute l'horreur de son crime était évoquée devant elle par les regards amers du Léopard. Ses dents claquaient. Elle n'osait répondre au vieux boucanier dont le regard lui faisait baisser les yeux.

Tout-à-coup ce dernier changea de ton et lui demanda brusquement :

—Margaret, as-tu jamais eu à te plaindre d'un Frère de la Côte ? L'un d'eux t'aurait-il outragé, volontairement ou par hasard ?

Elle ne répondit pas.

—Avoue-le franchement, poursuivit-il. Il est parfois des paroles qui vont droit au fond du cœur comme la pointe d'une épée, qui font rougir même le visage flétri d'une vieille femme. Et alors une haine sourde dort et grandit dans l'âme jusqu'au moment où elle éclate par quelque effroyable vengeance. Les feux souterrains n'allument-ils pas les éruptions des volcans ? Voyons ! as-tu jamais été insultée par quelque aventurier ivre ? Réponds, réponds, Margaret !

—Jamais ! murmura-t-elle.

—Tu savais que sur le premier mot de plainte, justice t'aurait été rigoureusement rendue ?

—J'en étais sûre, dit-elle encore. Mais pourquoi toutes ces questions, maître ?

—Que t'importe ! A boire, Margaret !

La Seigneuresse lui tendit la gourde qu'il vida. Elle la reprit d'une main frémissante.

—Pourquoi trembles-tu ainsi, lui demanda-t-il de nouveau.

—Maître, répondit-elle en cherchant à dissimuler son trouble, le temps marche vite. Vous devriez fuir, vous cacher. Les Espagnols ont pu s'apercevoir que vous vous sauviez à la nage. Ils viendront ici, et vous serez perdu ! Vous êtes seul, blessé ! vous ne pourriez vous défendre.

—Bonne Margaret ! c'est pour moi que tu as peur, interrompit le Léopard avec un accent étrange. Rassure-toi ! je ne tiens pas à survivre à mes frères ! Et si je me suis trainé jusqu'ici, c'est que c'est ici que j'ai affaire !

—Ici ! dans ce bois désert ! répéta-t-elle avec épouvante.

—Dans ce bois désert, Margaret. Dis-moi, ajouta-t-il, quel châtement mérite une trahison comme celle dont nous avons été victimes ! Tu es femme de bon conseil ! Prononce !

—Une pareille trahison, répondit la Seigneuresse ! Oh ! oui, c'est horrible, horrible ! Mais pourquoi me faire cette question, à moi ? cela ne me regarde pas. Je ne suis qu'une vieille femme, qu'on dit souvent privée de raison. Je ne suis pas un juge, moi. Ne m'interrogez pas.

—Tu as vécu trop longtemps avec nous autres aventuriers, dit gravement le Léopard, pour ne pas avoir le cœur hardi et l'esprit décidé. Je vais donc te parler comme à un homme. Ecoute, Margaret, veux-tu quelques minutes pour prier Dieu ? En souvenir de notre ancienne amitié, je te les accorderai.

—Priez Dieu ! reprit la Seigneuresse en pâlisant.

—Oui. Allons, dépêche-toi ! dit-il durement.

—Prier Dieu ! continua-t-elle. Que voulez-vous dire, Léopard ? Je ne vous comprends pas, mais votre regard m'épouvante.

—Tu m'as compris, répliqua le boucanier ; mais pas de lâcheté, Margaret. Tu sais pourquoi je suis venu te rejoindre. Tu sais le sort que tu as mérité, le sort des traîtres !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! que voulez-vous faire de moi ! s'écria-t-elle en s'agenouillant devant lui.

—Il faut mourir, dit le Léopard. Le sang peut seul racheter le sang !

—Vous me feriez une grâce bien grande, maître, si vous vouliez m'accorder un jour, un seul jour de vie ! Je ne veux

pas m'échapper, vous le savez bien, mais je mourrais tranquille si je pouvais revoir...

—Dona Carmen ! n'est-ce pas ? interrompit le Léopard. Impossible, Margaret ! votre châtement sera d'ignorer à votre dernier soupir si votre trahison l'a sauvée.

—Vous ne serez pas si inexorable ; vous avez toujours été noble et généreux, reprit-elle en embrassant ses genoux.

—Est-ce bien à l'espionne des Espagnols à parler de noblesse et de générosité ? s'écria le Léopard avec dédain. Tête de vipère ! tu ne sais pas que pour arriver à la sainte-barbe de la pirogue, j'ai dû ramper sur les cadavres de mes compagnons, et que leurs bouches livides m'ont semblé s'entr'ouvrir pour me dire : " Venge nous ! " En ce moment encore je crois voir leurs regards ternes se tourner vers moi, ils attendent que je fasse justice de la trahison. Ne m'implore donc pas davantage !

—Non, vous ne me tuerez pas ainsi sans pitié ! répliqua la Seigneuresse en se redressant devant lui. Vous seriez un lâche, entendez-vous ? un lâche ! Y a-t-il donc du courage à être le bourreau d'une femme sans défense ?

—Je ne suis pas un enfant, Margaret, dit le boucanier avec une expression mélancolique ; le Léopard a fait ses preuves de courage. Aujourd'hui, lui seul peut exécuter l'arrêt d'une espionne. C'est un devoir triste et sévère, mais c'est un devoir sacré.

—Vous n'éprouverez donc ni pitié ni remords en me frappant ? dit-elle avec angoisse.

—Avez-vous été émue de pitié, arrêtée par les remords, Margaret, quand vous avez mené à cette horrible tuerie ceux que vous appeliez vos enfants ? répondit-il avec calme.

—Eh bien, oui ! s'écria la Seigneuresse au désespoir, je vous ai tous trahi, et j'en suis heureuse, et je ne me repens pas de ma trahison. Il fallait choisir entre eux et Carmen, j'ai choisi. Que me faisait à moi la vie de tes farouches compagnons ?

—Malheureuse ! tu me rends tout mon courage, interrompit d'une voix sombre le Léopard. Parmi ceux que tu as livrés, je ne compte pas seulement des frères d'armes, des compagnons...

—Ne m'as-tu pas entendu, maître ? dit-elle en lui étreignant le bras. Je ne me repens pas de ma trahison ; fais ton devoir.

—Parmi eux, poursuivit le boucanier sans l'écouter, je compte aussi un enfant que j'aime, comme toi dona Carmen, Seigneuresse.

Toute la résolution de Margaret sembla l'abandonner. Un nuage passa sur ses yeux.

—Achève ! achève ! s'écria-t-elle.

—Parmi eux, se trouve mon neveu, Joaquin Requiem, le pêcheur de perles, Joaquin Montbars, le brave aventurier.

—Ton neveu ! Tu mens, tu mens, Léopard ! Il n'en était pas, répliqua la Seigneuresse dont les yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire. Je l'aurais bien vu, moi ! je l'aurais reconnu ! C'est faux ! Je les ai tous comptés. Je ne l'aurais pas laissé partir avec vous.

—Il est revenu à temps au port de la Paix pour monter dans la quatrième barque de Pitrians, dit le boucanier d'une voix émue.

—A temps ! à temps pour être livré, pour mourir ! murmura la malheureuse femme.

—Comme les autres, ajouta le Léopard. Pensez-vous maintenant que j'aie le droit de vous condamner, Margaret ?

La Seigneuresse resta quelques instants immobile et comme pétrifiée. Puis elleocha la tête d'un air d'incrédulité, et poussa un grand éclat de rire, mais de ce rire sauvage et effrayant qu'on remarque chez les insensés.

—Oui, vous êtes juste, maître, dit-elle au Léopard. Vengez-vous ! c'est votre devoir. Quoi, lui aussi, lui aussi a été livré ! ce brave jeune homme qui a sauvé Carmen. Ne me disait-il pas en riant, l'autre jour : " Si jamais je vais en Europe, tu viendras avec moi, vieille Margaret ! " Car il m'appelait, comme vous tous, Margaret ! ! Il ne connaissait pas mon véritable nom. Il ignorait que la Seigneuresse avait été belle et fière, riche et honorée, autrefois... Oh ! il y a bien longtemps de cela !

Et elle pressa son front de ses mains comme pour rappeler des souvenirs confus dans sa mémoire.

—Ne perds pas en rêves de vanité les minutes que je t'ai accordées pour penser à Dieu, dit le boucanier.

—Non, non, répondit-elle en regardant le Léopard avec une expression de dignité indicible, ce n'est pas Margaret qui va mourir à cette heure suprême ; je dois avouer mon nom et révéler le secret de ma vie. Je suis te chargé d'une mission sainte, et, si tu l'acceptes, soit béni, brave aventurier, Le rôle de la Seigneuresse est fini. La femme que tu as condamnée, Léopard, n'est plus une vagabonde sans passé et sans nom. Elle s'appelle Adélaïde de Rochefort !

—Adélaïde de Rochefort ! interrompit avec stupeur le boucanier.

—Marquise de Cossé ! murmura d'une voix étouffée la Seigneuresse.

—Mensonge ! mensonge ! s'écria le Léopard, qui chancela comme frappé de la foudre. Tais-toi ! tais-toi, malheureuse ! Quel nom as-tu osé prononcer ?

—Ce nom serait-il parvenu flétri, déshonoré jusque dans ces contrées lointaines ? reprit-elle. N'importe ! je dois l'accepter avec son opprobre. Je te le répète, je suis la marquise de Cossé.

—Tais-toi ! tais-toi ! répéta avec violence le boucanier.

Une expression d'horreur bouleversait le visage de cet homme impassible.

—Pourquoi me taire ! Devant Dieu qui nous entend, j'ai dit la vérité !

—La vérité ! s'écria le Léopard. A genoux ! à genoux malheureuse, et confesse que tu as menti !

Et de sa main nerveuse il la saisit et la força à s'agenouiller. Elle répéta : —Je suis Adélaïde de Cossé.

—Moi aussi, moi ce rude chasseur des forêts qui te parle, j'ai été autrefois un gentilhomme. Mais j'ai dû briser mon épée, brûler mes parchemins tarés... Aucun homme n'a su jusqu'à ce jour quel noble sang battait dans les artères du Léopard... Les Frères de la Côte n'exigent pas d'autres titres de noblesse que du courage et de la fidélité aux serments... Mais secret pour secret : toi qui vas mourir, tu vas apprendre qui je suis.

—Achevez ! achevez ! s'écria la Seigneuresse en le regardant avec angoisse.

—Je me nomme Pétris de Cossé, madame.

—Le frère de Bernard ! bégaya la pauvre femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine ; de Bernard que j'ai en vain essayé de rejoindre, dont la trace est restée perdue pour moi dans ce monde. On m'avait pourtant bien dit qu'il s'était embarqué pour Hispaniola. Oh ! mais, reprit-elle tout à coup avec un sourire presque heureux, vous qui êtes son frère et qui l'aimez, vous devez savoir où il s'est réfugié. Vous allez me le dire ; vous me montrerez mon fils. Il doit être grand et beau aujourd'hui. Vous ne répondez pas ! Oh ! je comprends ! Bernard me hait toujours. Mais, s'il le faut, ils ne me verront pas. Je me cacherai la nuit près de leur habitation. Quand mon fils sortira le matin, je le verrai passer. Oh ! je ne ferai pas de bruit, allez. Je boirai mes larmes, j'étoufferai mes sanglots, je comprimerai mon cœur. Mais je le verrai ; je serai bien heureuse, Pétris ! Oh ! je ne veux plus mourir maintenant. Non, non, continua-t-elle d'une voix rauque, égarée, furieuse, en se relevant, je ne veux plus mourir !

—Insensée ! interrompit le vieux Pétris, avez-vous donc perdu la mémoire ?

—Pardonnez-moi ! Mais qu'ai-je donc oublié ? dit-elle d'un air craintif et inquiet, comme un enfant surpris en faute.

—Vous oubliez que vous avez livré aux Espagnols Joaquin Montbars et que Joaquin est mon neveu, madame ?

A ces mots la Seigneuresse sentit sa tête comme traversée d'un fer rouge. Ses lèvres tremblèrent. Elle étendit ses bras dans le vide, comme pour s'appuyer à quelque chose. Elle murmura :

—Je deviens folle ! taisez-vous ! taisez-vous !

—Joaquin est le fils de Bernard de Cossé, madame, répliqua Pétris.

—Ne vous vengez point ainsi, Léopard ! Cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? fit la malheureuse mère.

Elle se traîna à ses pieds, elle étreignit ses mains, elle continua d'une voix haletante :

—Dites que cela n'est pas vrai, noble Pétris !

—Malheureuse ! dit le boucanier ému malgré lui par la douleur déchirante de cette mère. Joaquin vit peut-être encore...

La Seigneuresse porta la main du Léopard à ses lèvres.

—Mais il est, grâce à vous, prisonnier des Espagnols, poursuivit-il, et les gavaches ne l'épargneront pas. Ils ont à se venger de l'explosion de la pirogue.

—Merci, généreux Pétris ! dit la pauvre mère d'une voix entrecoupée de sanglots. Maintenant je n'ai plus besoin de vivre. Ma destinée est accomplie. Vengez vos frères que j'ai trahis. Autrement, je ne tarderai pas à venger mon fils de celle qui l'a livré.

Le Léopard en l'écoutant ne put se défendre d'un sentiment de pitié. Il murmura quelques paroles avec agitation en paraissant réfléchir : Qui sait ! je puis peut-être encore le sauver ! Oui, mais l'espionne et Montbars ne doivent pas se revoir... et une mère ne doit pas être maudite par son enfant...

La Seigneuresse n'avait entendu, n'avait compris que ces seuls mots :

—Qui sait ? je puis peut-être le sauver !

Elle l'interrompit : — Quoi ! s'écria-t-elle, vous espérez encore ?...

Le boucanier et la Seigneuresse s'embrassèrent dans une étreinte silencieuse, puis, étendant sa main tremblante dans la direction du port de la Paix :

—Hâtez-vous ! hâtez-vous, Pétris de Cossé ! ajouta-t-elle avec un sourire suprême. Je vais vous donner le signal du départ.

Et la courageuse femme se frappant au cœur avec le couteau de chasse du boucanier, tomba à ses pieds et laissa échapper de ses lèvres avec son dernier souffle le nom de Joaquin.

—Pauvre mère ! murmura le Léopard. Dieu lui pardonnera sans doute... Quant à moi, je remplirai fidèlement ton dernier vœu... et ton âme pourra se réjouir encore si Joaquin est sauvé !

Et après avoir caché à la hâte le corps de la Seigneuresse sous un amas de sable, de feuilles et de branchages, il s'éloigna précipitamment, l'esprit absorbé par l'entreprise téméraire et désespérée qu'il avait conçue.

V

CARMEN.

Le Léopard avait pris une résolution hardie et décisive. Il partit seul, sans fusil, sans autres armes que les baïonnettes renfermées dans son étui de peau de crocodile, et se dirigea vers la ville de San-Fernando.

Il était résolu à y pénétrer, fût-ce comme prisonnier, pour essayer de rendre la liberté à Joaquin au prix de sa vie, ou du moins pour mourir avec lui.

Il fut étrangement surpris de ne rencontrer aux environs de la ville aucune cinquantaine de lanceros, et de ne pas apercevoir de sentinelles sur les remparts. De plus le silence était aussi grand autour de San Fernando qu'au milieu d'une savane déserte.

Pourtant lorsqu'il arriva devant une des portes de la ville, nommée la Giralda, il vit une sorte de soldat déguenillé, à moitié assoupi sous un auvent de bois, se relever tout-à-coup à son approche et le viser avec son mousquet, en criant d'une voix altérée par l'effroi :

—Au sorcier ! à l'empoisonneur !

Le boucanier marcha droit à lui. Le soldat tira, mais sa main tremblait et le coup manqua.

Le Léopard lui arracha son arme et lui dit :

—La frayeur te trouble-t-elle la vue à ce point que tu ne reconnais pas l'accoutrement d'un boucanier ?

Mais le soldat, le regardant toujours d'un œil vague et farouche, continuait à crier :

—Au sorcier ! à l'empoisonneur !

Presque aussitôt la rue de la Giralda, dont les maisons semblaient autant de tombes à leur silence lugubre, s'anima comme par enchantement. Des fenêtres s'ouvrirent ; des hommes armés peuplèrent les balcons. Des canons de fusils brillèrent de toutes parts. Et le cri : à l'empoisonneur ! parcourut dans toute sa longueur la rue de la Giralda, répété de fenêtre en fenêtre, comme un glas de mort.

Des femmes, des jeunes filles, les cheveux dénoués et flottants sur les épaules, la mantille mal drapée autour du corps, comme réveillées en sursaut au milieu de la sieste, indiquaient le Léopard d'une main frémissante à la fureur des hommes. Elles proféraient le cri terrible avec cet accent de férocité implacable que donne une terreur profonde, mystérieuse et désespérée.

Le boucanier, comprenant l'imminence de ce péril imprévu dont la cause lui échappait, et décidé à lutter jusqu'au dernier moment, pour ne pas perdre en vain sa vie, avait étreint sur sa poitrine la misérable sentinelle espagnole. Il s'en servait comme d'une cuirasse vivante.

Le Léopard jeta un regard rapide derrière lui et fut témoin d'un spectacle lugubre.

Un chariot s'avancait lentement, un de ces chariots gémissant et grinçant à chaque tour de roue comme celui qui porte la troupe des comédiens dans l'œuvre immortelle de Cervantes. Mais, horreur indicible ! celui-là gémissait sous le poids de cadavres livides et hideux qui se heurtaient sans cesse sous leurs suaires tremblants et déchirés.

Et sur le devant du chariot trois hommes, entièrement vêtus de jaune, riaient en vidant une outre empreinte de taches sanglantes. De temps en temps ils frappaient sur un gong accroché au bout d'un bâton ou aiguillonnaient à grands coups de fouet l'ardeur de deux mules efflanquées.

À cette apparition, la plupart des habitants étaient rentrés dans l'intérieur des maisons avec des signes de dégoût et d'effroi. Quelques femmes restèrent seules immobiles, plongeant des regards avides sur le fatal chariot, comme pour chercher à y reconnaître des victimes chéries. Il y avait parmi elles des mères et des amantes qui dévoraient leurs larmes et appuyaient la main sur leur cœur pour en comprimer les battements.

Quand le chariot s'avança dans la rue de la Giralda, elles oublièrent leur terreur pour faire signe aux conducteurs d'arrêter. Mais ceux-ci n'obéissant pas à leurs gestes éperdus, demeurant sourds à leurs paroles désespérées, les malheureuses femmes arrachèrent leurs bagues de leurs doigts, les colliers et les rosaires précieux de leurs cous, les flèches d'or piquées dans leurs cheveux, pour les jeter aux *alguazils jaunes*, comme on nommait ces sinistres serviteurs des morts.

Alors le chariot s'arrêta.

Les *alguazils jaunes*, après avoir soigneusement ramassé leur récolte, découvrirent les linceuls qui cachaient les cadavres.

C'était épouvantable de voir ces visages violets et gonflés qui s'embrassaient dans la mort. Mais nulle des femmes ne parut saisie d'horreur.

Celles qui reconnaissaient des traits connus et aimés parmi ces morceaux humains entassés pêle mêle, les regardaient d'un œil sec et fixe, comme si elles eussent craint de les oublier et voulu les graver plus profondément dans leur mémoire. D'autres leur tendaient les bras et semblaient dire : Bientôt je vous rejoindrai ! Enfin celles pour qui tous les morts n'étaient que des inconnus s'agrouillaient et priaient Dieu.

Le Léopard comprit lui-même leur douleur, car il frissonna à cette pensée qui lui vint subitement : Peut-être Joaquin est-il là, couché avec les autres.

Il résolut aussitôt de s'en assurer, et lâcha la sentinelle. Déjà le chariot s'était remis en marche. Les *alguazils jaunes* avaient recouvert les cadavres. Les quelques habitants restés

cachés dans l'encoignure des balcons, reparaissaient le fusil à la main, certains cette fois de ne pas laisser échapper leur vengeance.

Mais à leur grande surprise, au moment où deux ou trois des plus déterminés criaient déjà : feu sur l'empoisonneur ! notre brave aventurier se mit à courir, en deux bonds franchit l'espace qui le séparait du chariot et sauta dans cet asile inviolable.

—Hardi comme un vrai boucanier ! s'écria un des *alguazils*.

—Et digne de faire partie de notre confrérie, dit le second.

—Sorcier, l'adon ou empoisonneur, sois le bien venu, ajouta le troisième. Le métier d'*alguazil jaune* est le meilleur aujourd'hui.

Le Léopard ne répondit rien..... il regardait les cadavres.

—Nous sommes les rois de la ville, reprit le premier *alguazil jaune*, car c'est nous qui levons l'impôt et c'est nous seuls que l'on craint.

—Tiens, dit le second en jetant un linceul troué sur les épaules du boucanier ; voici ton manteau royal.

—Et voic. on sceptre, continua le troisième en lui tendant l'outre à moitié vide.

Joaquin ne gisait pas sur l'horrible chariot. Le boucanier respira. Il se retourna vers les conducteurs et leur dit froidement.

—Vous aimez les piastres, mes mattres ? Eh bien ! je m'appelle le Léopard. Conduisez-moi au gouverneur don Christoval de Figuera. Je n'ai rien de commun avec vous. Obéissez.

L'insolente effronterie de ces hommes se tut devant le sang-froid du célèbre boucanier. L'un d'eux se rendit au palais du gouverneur pour annoncer cette importante capture. Mais don Christoval était si préoccupé du fléau qui désolait la ville depuis deux ou trois jours qu'il ordonna tout simplement de renfermer le Léopard où se trouvaient déjà les autres aventuriers assez malheureux pour avoir survécu à l'explosion de la pirogue.

San-Fernando était alors bouleversé par l'invasion subite et sans cause apparente d'une sorte de peste à laquelle personne encore ne voulait croire.

Le peuple préférait attribuer à des causes humaines et criminelles ce mal terrible qu'il ne comprenait pas et qui s'infiltrait dans ses veines comme un poison invisible. Au moins ce préjugé laissait-il un espoir. Le poison suppose nécessairement un empoisonneur, et comme disait la foule crédule et féroce : morte la bête, mort le venin !

D'ailleurs les médecins eux-mêmes avouaient leur ignorance en face des symptômes du fléau. Ils étaient découragés en voyant des gens bien portant se plaindre tout-à-coup d'une grande chaleur à la tête, puis leurs yeux devenir rouges et enflammés, leur respiration haletante, leur peau jaunâtre ou livide, et mourir la plupart après une nuit d'insomnie brûlante.

Jusqu'alors le *vomito prieto*, qui avait fait tant de ravages chez les Indiens, était resté inconnu dans les îles. Un seul médecin crut en reconnaître quelques symptômes dans cette épidémie fatale, et l'attribua aux miasmes vénéneux que le dernier tremblement de terre avait répandus dans l'air. Mais son avis ne fut pas écouté et peu s'en fallut que la multitude ne le traitât lui-même d'empoisonneur. Il faut des victimes aux peuples chez qui la défiance est montée jusqu'au délire. C'est le seul remède auquel leur peur ait foi.

Ce fléau avait jeté un tel découragement dans tous les cœurs que la prise de huit filibustiers, dont faisaient partie Joaquin et Pitrians, n'avait causé aucun signe d'allégresse et de triomphe dans la ville.

Le gouverneur avait donné ordre de les inscrire par numéros et d'en faire exécuter deux chaque jour par le garrot, pour ménager plus longtemps le plaisir des bons Espagnols, avides de ce genre de spectacles.

Quand le Léopard entra dans la salle nue et étroite où se pressaient les prisonniers, il ne rencontra que des visages calmes et joyeux. Les aventuriers étaient tout familiarisés avec l'attente de la mort. Et d'ailleurs quel cœur ne se hausse

facilement à la grandeur d'un danger public et solennel ! On peut trembler et pâlir en allant seul au gibet. Quand les compagnons d'une même cause y montent ensemble, chacun a du courage pour tous et par tous !

En voyant le Léopard, les Frères de la Côte poussèrent un cri de surprise douloureuse. Joaquin courut à lui, et pressant ses mains avec tendresse :

— Mon oncle, s'écria-t-il, nous espérions que plus heureux que nous vous étiez parvenu à vous sauver, et maintenant vous voici, comme nous prisonnier, condamné, à la veille de mourir !

— Oui, j'avais réussi à m'échapper seul, répondit le boucanier, parce que j'avais un devoir à remplir, frères. Et ma vengeance accomplie, ne pouvant vous délivrer les armes à la main, je me suis di, que je vous serais peut-être utile dans la prison, comme sur le terrain du combat et me voici !

— Hélas ! reprit Joaquin, votre générosité ne servira qu'à vous perdre avec nous.

— J'ai promis à ton père de ne jamais l'abandonner dans le péril, mon garçon, dit le Léopard. Et d'ailleurs je me suis chargé d'une autre mission... bien sacrée... auprès de toi...

Il hésitait à continuer, ne sachant trop comment arriver à la confiance qu'il méditait :

— Qui donc s'intéresse encore à moi, pauvre aventurier obscur ? demanda Joaquin avec un sourire mélancolique.

— Et qui serait-ce, poursuivit brusquement le boucanier, si ce n'est une malheureuse femme qui a été bien coupable sans doute... mais qui a été punie aussi cruellement de ses fautes que l'ût pu désirer son plus mortel ennemi ; une femme qui n'a vécu pendant de longues années d'humiliations et de souffrances que par ton souvenir et l'espérance de te revoir un jour.

— Mais je ne puis vous comprendre, interrompit Joaquin avec agitation. Une mère seule peut aimer ainsi, et la mienne est morte, vous le savez, il y a bien longtemps, et d'ici ne mort terrible.

— Ta mère vivait, Joaquin, reprit le Léopard avec émotion. Ton père s'enfuit si précipitamment après le transport furieux de sa vengeance, qu'il crut l'avoir tuée, tandis qu'elle respirait encore.

— Ma mère vivait, et c'est maintenant que je l'apprends ! dit Joaquin d'une voix sourde. J'avais une mère comme les autres que j'enviais, et je ne l'ai jamais vue !

Pas de faiblesse, mon garçon, répondit le boucanier. Nous ne sommes pas seuls ici.

— Oh mon Dieu ! murmura le jeune homme, ma mère vivait. Et quand j'étais un enfant faible et souffrant, ce n'est pas elle qui m'a réchauffé dans ses bras, qui a baisé mes larmes, qui m'a souri pour me rendre joyeux. Ma mère vivait ! mais elle est donc morte, maintenant !

— Morte ! répéta le Léopard. Et en mourant elle a demandé que son fils ne la maudit pas, car elle l'avait bien aimé !

— La maudire, moi ! s'écria Joaquin. Mais pourquoi n'est-elle pas venue vers moi ? Est-ce qu'une mère peut être coupable pour son fils ? Oh ! comme j'aurais été heureux de pouvoir lui dire ce seul mot : Ma mère !

— Dieu ne l'a pas voulu, Joaquin, dit le boucanier. Elle aussi eût été heureuse seulement de te regarder vivre. Mais en mourant elle a du moins emporté cette consolation d'avoir revu son fils, sans le connaître, il est vrai.

— Comment cela, mon oncle ? demanda le jeune homme éperdu.

— Ne maudis jamais la Seigneuresse, répartit le Léopard. Joaquin resta frappé de stupeur ; il pressa son front de ses mains brûlantes et pleura. Il avait tout compris ; il n'osa plus interroger le vieux boucanier.

Cependant les Espagnols venaient visiter par curiosité les prisonniers et paraissaient très surpris de les voir jouer gaiement aux dés, sans nul souci de leur position, comme si chacun d'eux n'eût pas porté à son bonnet son numéro d'ordre pour la mort.

Joaquin s'appelait maintenant le numéro six. Le Léopard, venu le dernier, n'était pour les geôliers que le numéro neuf. Le lendemain, le jeune aventurier se sentit singulièrement troublé en remarquant parmi les visiteurs une femme voilée accompagnée par un moine, dont le visage était presque entièrement caché sous son capuchon.

Son cœur tressaillit, et il dit d'une voix étouffée au Léopard.

— Ne reconnaissez-vous pas dona Carmen et Eusebio, mon oncle ?

— Ah ! tu n'es pas encore guéri, mon pauvre garçon, répondit le boucanier en hochant la tête.

— Êtes-vous satisfaite ? disait de son côté Eusebio à la jeune fille, qui pleurait sous son voile ; nul pouvoir humain ne saura sauver votre complice.

— Laissez-moi parler au Léopard, insista dona Carmen.

— Au Léopard, qui vous regarde comme la cause de la perte de son neveu, répondit Eusebio. J'y consens !

Un imperceptible éclat de joie passa dans les yeux de la jeune fille, tandis qu'un geôlier allait ouvrir la porte grillée qui séparait la salle des condamnés de celle où se tenaient les curieux.

Le boucanier hésitait à obtempérer à la demande de dona Carmen, mais il ne put résister aux instances de Joaquin.

Dès qu'elle le vit s'avancer, elle s'éloigna de Eusebio, alla droit au vieil aventurier et lui dit d'une voix brève :

— Vous allez tous mourir, vous le savez !

— Oui, répliqua le Léopard, et nous mourrons en braves comme ceux de nos frères par qui vos bourreaux ont commencé.

— En braves ! répéta amèrement dona Carmen ; non pas, mais en lâches dont les jambes chancelent en marchant au supplice.

Le boucanier la regarda sévèrement.

— Vous êtes une femme espagnole, senorita, mais je vous croyais cependant un plus noble cœur. Il est peu généreux de jeter ainsi des outrages à la face de ceux qui vont mourir !

— Je vous dis, maître, reprit dona Carmen, que les Espagnols sont trop habiles pour vous laisser marcher, la tête levée et le regard ferme, à la mort. C'eût été là pour eux une vengeance mesquine. Je vous dis qu'ils ont voulu vous voir lâche et tremblant à ce moment suprême !

Le Léopard fri sonna et lui répondit :

— Expliquez-vous, senorita, expliquez-vous.

— Comment pensez-vous, ajouta-t-elle, que ceux qui vous appellent ladrões vous fassent monter en héros sur les planches de la potence comme sur un piédestal ! Non pas ! non pas ! ils savent, eux, par quelles boissons énervantes on peut mettre la pâleur sur le front des plus braves, l'angoisse et la faiblesse au fond des cœurs les plus hardis, et le cri de la peur sur les lèvres !

— Infâme ! interrompit le boucanier.

— Silence ! silence ! reprit dona Carmen. Oui, ton neveu lui-même, oui, toi le terrible Léopard, vous vous laisserez traîner au supplice au lieu d'y marcher fièrement.

Puis saisissant la main rugueuse du vieil aventurier, elle y glissa un flacon d'argent qu'il serra machinalement.

— Ceci est de l'opium, continua-t-elle. Grâce à ce flacon, vous pourrez mourir sans honte et sans faiblesse avant l'heure fatale.

Merci, dona Carmen, dit le Léopard. Je vous pardonne maintenant tous les malheurs dont vous avez été la cause innocente.

— Mais attendez, pour vous servir de ce poison, reprit la jeune fille, que tout espoir soit anéanti. Le bruit s'est répandu qu'une expédition de filibustiers se dirigeait vers San-Fernando, dans le but de vous délivrer. Et s'ils arrivaient à temps...

— Quel chef les commande ? demanda le Léopard, dont le visage s'anima d'une expression joyeuse.

— L'Olonnais, maître !

— Oh ! alors les condamnés de demain seront sauvés, dit le boucanier. Ceux que le sort aura épargnés aujourd'hui pourront peut-être assister à l'agonie de leurs juges.

—Oui, murmura la jeune fille. Mais les condamnés d'aujourd'hui... Joaquin sera désigné peut-être...

—Peut-être ! répéta le Léopard avec un sourire étrange.

—Avez-vous donc un espoir ? s'écria Carmen, dont le cœur battait vivement.

—Venez, senorita, interrompit la voix impérieuse du moine. Et ce dernier s'avança vers elle.

La pauvre dona Carmen se laissa entraîner pâle et défaillante, tandis que Eusebio criait aux aventuriers :

—Après-demain la prison sera vide !

Cependant Joaquin était désespéré de n'avoir pu parler à la jeune Espagnole. Toutes ses pensées s'étaient concentrées sur elle. Par moments il sentait son cœur se serrer, en songeant que la mort allait les séparer à jamais. Les exhortations de son oncle lui étaient importunes. Quelquefois même il lui répondait avec irritation.

—Le fils de Bernard de Cossé doit attendre le supplice avec calme, lui dit enfin le Léopard.

—Si je l'avais vue encore une fois, répliqua Joaquin, la mort me serait plus douce. Mais son image me poursuit sans cesse. J'ai besoin d'être toujours avec elle, de m'occuper d'elle constamment. Oui, cette généreuse jeune fille est l'aimant unique de ma vie. L'air n'est pas plus nécessaire à ma poitrine que son souvenir à mon cœur.

—De plus sérieuses pensées doivent remplir l'esprit d'un condamné, Joaquin, dit le Léopard.

—De plus sérieuses pensées ! répéta le jeune homme avec un sourire amer. Mais, mon oncle, cette prison ne contient que la plus misérable partie de moi-même. Tout ce qu'il y a encore de vivant dans moi erre autour de ce charmant visage, pâli par la souffrance, de ces yeux qui ont répandu quelques larmes sur moi, de cette bouche qui m'a consolé par quelques douces paroles ! Oh ! dire que je ne la verrai plus ! que bientôt mon cœur ne battra plus pour l'aimer ! la tête me brûle ! il me semble que cette pensée m'a changé et m'a inspiré la peur de la mort !

—Malheureux ! oses-tu parler ainsi devant moi ? dit sévèrement le Léopard.

—Oh ! ne craignez rien, mon oncle, continua Joaquin avec mélancolie. Ce n'est pas dona Carmen qui me rendra lâche, elle pour qui j'eusse traversé une ville en flammes. Mais je crois par moments que je ne dois plus mourir. La parole sinistre de ce moine imposteur a résonné à mes oreilles comme une heureuse prédiction.

—Repose-toi un peu, garçon, répondit doucement le boucanier. Dors pour calmer cette agitation qui te trouble.

—Oui, je suis agité, car j'attends et j'espère ! Quoi ! je n'en sais rien ! La vie, la liberté, Carmen ! Tout cela peut-être ! Oh ! je deviens fou, n'est-ce pas ?

Et le malheureux jeune homme se mit à rire d'une façon étrange.

—Il fait ici une chaleur intolérable, dit le Léopard en remarquant avec inquiétude la sueur qui couvrait le front de Joaquin.

—Oh ! répliqua ce dernier en allant aspirer une bouffée d'air à une petite lucarne grillée, la prison est quelque chose d'inférieur quand le doute et l'espoir se sont glissés dans l'âme ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ne plus revoir dona Carmen, cela serait-il bien possible ! Mon sang brûle comme du feu dans mes veines. Mon oncle, j'ai soif !

Le visage du boucanier rayonna.

J'ai encore un peu d'eau-de-vie, Joaquin. Tu videras le fond de ma gourde. Cela te soutiendra le cœur.

Il saisit sa gourde et y versa précipitamment quelques gouttes de l'opium contenu dans le flacon d'argent que lui avait remis la jeune créole. Joaquin, absorbé dans sa rêverie, ne vit rien. La main du Léopard trembla en lui tendant la gourde. Joaquin la porta à ses lèvres. Le boucanier frissonna. Peut-être avait-il mal calculé la dose de ce poison salutaire auquel il recourait désespérément. Mais Joaquin avait déjà bu la mort ou la vie : Dieu seul le savait. Il s'endormit bientôt et resta couché dans un coin de la prison, la figure pâle mais calme.

Le Léopard l'embrassa au front avec une joie de père. Sur son rude visage brillèrent quelques larmes. Il épiant d'un regard plein d'inquiétude le souffle de son neveu. Il ignorait encore s'il l'avait tué ou sauvé ; mais une voix secrète lui criait au fond du cœur : Tu as bien fait.

Une heure s'était à peine écoulée que l'appel brutal des alguazils retentit à la grille de la prison.

—Allons ! allons, ladrones ! dévout et en marche !

Le Léopard regarda Joaquin avec terreur.

—Numéros six et huit, continua un alguazil. Joaquin fit un mouvement. Une sueur froide mouilla le front du Léopard. Le numéro huit avait déjà quitté le cachot.

—Numéro six ! répéta avec impatience l'alguazil. Faudrait-il aller vous chercher, mon brave ?

Joaquin murmura le nom de dona Carmen. Son visage souriait. Il rêvait, il dormait toujours.

Elle ! Il n'aime qu'elle ! il ne pense qu'à elle ! dit le Léopard. Mais les Espagnols veulent leur compte. Ils l'auront.

Il prit le bonnet catalan de Joaquin, lui laissa le sien, qui portait inscrit le numéro neuf, serra la main à Pitrians et à Jean David, qui restaient dans la prison et qui avait respecté son généreux dévouement, puis il rejoignit les alguazils en disant :

—Mon frère Bernard n'aura rien à me reprocher quand je le rencontrerai là haut. J'ai donné ma vie pour son fils comme je l'aurais donnée pour lui !

Avant de se mettre en marche vers le lieu du supplice, il vida avec son compagnon le flacon de dona Carmen, car il ne voulait pas donner aux gavaches la joie de voir mourir le Léopard avec la pâleur sur le visage et le frisson de la peur dans tous les membres.

Aussi la vengeance des Espagnols ne trouva-t-elle à s'exercer que sur deux cadavres. Et au lieu d'accrocher au gibet les deux aventuriers, ils furent obligés de les jeter avec leurs propres morts sur un de ces sinistres chariots que nous avons décrits.

Le fléau sévissait toujours en effet avec plus de fureur, quoiqu'on eût écharpé quelques prétendus empoisonneurs. La défiance se lisait dans tous les regards ; toutes les bouches dénonçaient. Les médecins avaient proposé d'établir un lazaret, mais l'évêque de San-Fernando avait ordonné des neuvaines et des processions, et les habitants avaient préféré ce dernier moyen de salut.

Nul bruit joyeux n'éclatait dans les rues depuis quelques jours : plus de marchands ambulants, plus de jeunes cavaliers en promenade, plus de mendiants implorant la charité au coin des ruelles, plus d'ouvriers au travail, fredonnant une chanson populaire ; plus de jeunes filles riant au seuil des maisons.

San-Fernando s'était changé en un vaste hôpital. Le silence n'était interrompu à quelques intervalles que par le glas des cloches, les plaintes des mourants, les juréments des alguazils jaunes et le roulement de leurs chariots. Aux fenêtres et aux balcons pendaient des vêtements sanglants ou séchaient les linéuls.

Tout ce que les médecins avaient obtenu, ç'avait été de faire enclouer les portes des maisons dont les habitants étaient morts ou atteints du fléau. Une croix à la craie indiquait aux alguazils que là il y avait des cadavres à recueillir.

La mort soudaine du Léopard et de son compagnon tourna singulièrement les soupçons de la foule sur les aventuriers. Suivant les uns, ces ladrones étaient tous infectés d'une fièvre épidémique que Dieu leur avait envoyée en punition de leurs crimes.

Suivant le plus grand nombre, des Frères de la Côte s'étaient introduits secrètement dans la ville et avaient enduits de substances vénéneuses les murailles des monuments, des églises et des maisons. A les en croire, la ville tout entière sentait le poison, et on le respirait dans l'air. La terreur touchait à l'extravagance.

Le gouverneur, don Christoval de Figuera, voulut profiter de ce délire pour donner plus d'importance au supplice des trois derniers prisonniers et en faire un spectacle qui contentât et assouvît la fureur populaire.

Le lendemain soir quand vint l'heure fixée pour l'exécution, la ville s'était mise en fête ; tout les balcons étaient illuminés, les terrasses étaient chargées d'orangers et de citronniers. Les murs se cachaient sous les branchages verts, les tapisseries splendides, les étoffes lamées d'or. Les familles nobles avaient arboré leurs armoiries. Des meubles précieux s'entassaient sur les balcons ; et à voir les regards ardents de la foule penchée aux fenêtres, à voir tous ces riches costumes de soie, de satin et de velours, à voir étinceler les diamants au front et aux doigts des femmes, qui n'eût cru que toute cette population était joyeuse et folle ? Qui eût pensé que la peur se tenait cachée au fond des cœurs ? Ceux peut-être qui eussent remarqué ça et là les maisons clôturées se détachant, noires et sinistres comme des tombes, sur ces lignes de lumière. Et aux fenêtres de ces maisons, les malades regardaient passer d'un air morne la foule bruyante, puis ils priaient en fixant leurs yeux éteints sur les flèches des églises qui s'élançaient dans l'air bleu, semblables à des aiguilles d'or.

Dans la rue marchaient sur deux files les confréries avec leurs bannières et leurs divers costumes ; les femmes, dont les yeux brillaient à travers les trous de leurs masques de soie, les couvents et le clergé chantant de lugubres cantiques. Les cloches sonnait à grandes volées mêlaient leur voix sonore à l'hymne de cette multitude.

Tout cela formait réellement un spectacle étrange et terrible. Au milieu de la procession s'avancait lourdement un chariot funèbre qui portait les trois condamnés. Joaquin était placé entre Pitrians et Jean David.

Lorsqu'il s'était réveillé le matin de ce jour et qu'il avait en vain cherché du regard son vieil oncle, et qu'il avait appris la ruse sublime de l'héroïque boucanier, le pauvre jeune homme avait été saisi d'une surprise et d'une douleur amère :

— Il a cru que j'avais peur de mourir et il a pris ma place, s'était-il écrié. Oh ! je devais le prévoir. Mais j'aurai bientôt mon tour, avait-il ajouté avec une expression de sombre joie.

Aussi souriait-il de dédain à tous ces Espagnols plus pâles et plus épouvantés de leurs propres soupçons que les condamnés ne l'étaient de la mort certaine vers laquelle ils s'avançaient.

Joaquin cherchait encore à deviner, sous quelqu'un de ces masques de femmes qui l'entouraient, un regard de pitié. Sous chacun d'eux il rêvait le visage attendri de dona Carmen. Il eût voulu surprendre dans la foule des pénitents un tressaillement fugitif, un geste involontaire, un de ces signes qui vont au cœur d'un seul être et sont invisibles pour tous les autres. Mais hélas ! tout était menaçant et haineux autour de lui. Parmi ces voix graves et plaintives qui s'élevaient vers le ciel, il ne put distinguer le son de la voix aimée. Bientôt au contraire, il fut violemment arraché de cette douce préoccupation par l'excès des outrages et des huées dont la foule ameutée sur son passage se mit à l'accabler ainsi que ses compagnons.

A l'endroit où ils se trouvaient alors, la rue montait et le chariot allait encore plus lentement. Des femmes du peuple, des mendiants, des enfants demi-nus, voyant les yeux de Joaquin se promener de balcons en balcons, le crurent ébloui à l'aspect de toutes les richesses étalées pour la sanglante cérémonie, et lui jetèrent de grossiers et cruels sarcasmes :

— Hé, ladrones ! cria la première une jeune fille coiffée de la résille rouge, si la main vous démange, tenez, voici du butin à portée ! ne vous gênez pas !

— Hérétiques damnés ! hurla une vieille mégère, vous voyez qu'il nous reste encore, malgré vos vols, de quoi acheter des cordes pour pendre toute la flibusterie.

— Hé ! les amis ! cria un *aguador*, vous allez trouver sur la place de San Isidro une de vos vieilles connaissances.

— Sa très haute seigneurie, madame la potence, ajouta un autre.

La foule se mit à rire et à battre des mains.

— Mais voyez donc comme ces pillards sont pâles et blêmes, observa la jeune fille à la résille.

— Ils ont peur, reprit l'*aguador*. Pleurez donc, mes mi-

gnons ! Mais, Dieu me pardonne, le plus vieux est ivre. Sa tête ballotte comme si elle ne tenait plus sur ses épaules.

En effet, les condamnés étaient horriblement secoués par le dur chariot, dont on précipitait la marche, de façon à leur faire perdre la respiration.

Les malheureux pouvaient difficilement conserver le calme qu'ils avaient d'abord montré, et le vieux Pitrians se sentit même atteint d'une si vive douleur à la tête, qu'il ne put s'empêcher de dire à voix basse : Infernale torture.

Tout-à-coup Joaquin aperçut une femme immobile sur un balcon, sans ornements et sans flambeaux. Il eut froid au cœur. C'était dona Carmen, c'était bien elle. Il se leva debout par un effort suprême, et la saluant d'un geste plein de grâce et de tristesse, il lui dit ces seuls mots avec un accent ferme et solennel :

— Soyez heureuse ! soyez heureuse !

— Mais la jeune fille lui montra du doigt la porte de la maison enclouée, et répondit avec un mélancolique sourire :

— Bientôt il y aura là une croix !

La foule s'était tue d'abord, espérant trouver dans cette scène imprévue un nouvel aliment pour sa cruauté, espérant que de la bouche de la jeune Espagnole tomberaient quelques railleries insultantes et féroces pour l'aventurier.

Mais ne comprenant rien aux paroles qu'ils avaient échangées, elle interrompit par ses cris cette entrevue touchante.

Eusebio, qui marchait à côté du chariot, dit alors à Joaquin en lui désignant la maison clôturée :

— Dona Carmen n'en sortira pas vivante ! L'avez-vous bien compris ?

Puis, comme le jeune homme détournait les yeux sans répondre, Eusebio fit signe aux conducteurs de hâter la course du chariot, qui semblait toujours sur le point d'être écartelé à force de secousses et de cahots.

— Oh ! que je souffre ! murmura alors Pitrians, dont la tête brûlait.

— Mon Dieu ! du courage ! répliqua Joaquin. Ne va pas trembler à cette heure et donner raison à tous ces misérables !

— Meurs comme tu as vécu, lui dit Jean David, sans rien craindre.

Mais lorsqu'ils furent arrivés sur la place de San Isidro Neuva, lieu de l'exécution, et que Pitrians voulut descendre, il chancela, saisi d'un grand frisson.

— Oh ! le vieux brigand ! cria une voix, comme il a peur !

— Pourtant il a tué assez d'Espagnols sans miséricorde, sans pitié ! Il ne tremblait pas alors, dit un autre.

— Maintenant un enfant viendrait à bout de lui !

— Vous verrez qu'il faudra le porter.

— A boire ! Je voudrais boire, balbutia le condamné.

— Otez-lui la corde qui lui lie les mains, dit une femme. Il n'a plus la force d'écraser une mouche.

— A boire ! répéta l'aventurier d'une voix étranglée.

La foule se rapprocha du chariot.

— Pitrians ! courage ! Es-tu devenu insensé ? lui dit Joaquin. Encore deux ou trois minutes, et tout sera dit : Debout ! debout !

— Je ne puis... je ne puis... murmura le condamné. J'ai comme un coup de barre sur tous les membres, comme un nuage sur les yeux. A boire !

— Lâche ! lâche ! cria la foule, dont tous les regards se dirigeaient sur lui.

— Debout ! debout ! répéta Joaquin avec force.

A ce mot de lâche, à cette insulte, le vieux Pitrians rouvrit ses yeux hagards. Il essaya d'abord de rester immobile sur ses jambes vacillantes, puis il voulut faire un pas vers ceux qui l'outrageaient ; mais ce fut son dernier effort. Il étendit les bras et tomba lourdement en disant d'une voix sourde : — Soutiens-moi, Montbars.

La foule se mit à rire.

— Le lardon ne tuera plus d'Espagnols ! dit l'*aguador*.

— La peur l'a tué, ajouta un lancero.

Eusebio se pencha alors avec un sourire triomphant sur le corps de Pitrians et lui secoua la main. Mais il se releva tout-à-coup, le visage terrifié, les yeux fixes, et s'écria :

—Ce n'est pas la peur ! C'est la fièvre jaune.

C'était la première fois que, depuis le commencement du fléau, ce mot terrible était prononcé. Tous les Espagnols de Hispaniola connaissaient de tradition cette peste effroyable, sœur jumelle du *vomito prieto*, et qui avait si cruellement ravagé le Brésil et le Chili pendant plusieurs années, et tout récemment la Barbade et la Martinique.

Aussi tous reculèrent-ils de terreur. Les cierges tombèrent de la main tremblante des pénitents. Le mot fatal circula à voix basse d'un bout à l'autre de la procession qui se déroulait comme un gigantesque serpent.

Les files des confréries s'éclaircirent. Les chants cessèrent. Nul n'osait affronter la fièvre jaune, cette meurtrière invisible qui ne menaçait jamais, mais qui, pensait-on, mêlait son venin au souffle, au serrement de main, au contact des vêtements du premier venu.

Cette foule éperdue semblait paralysée. Elle avait peur d'elle-même. Un mot avait suffi pour isoler tous les cœurs. Ces curieux de supplices s'écartaient les uns des autres comme d'autant d'ennemis. Le son des cloches leur paraissait plus lugubre. Le peuple s'éparpilla silencieusement.

—Eusebio ! dit sévèrement le gouverneur don Christoval, vous avez eu tort de faire publiquement une pareille révélation. Maintenant il faut nous hâter d'en finir avec ces brigands !

Puis il ajouta à voix basse :

—Qu'on reprenne le chant des agonisants ! Eusebio a pu se tromper.

—Non pas ! non pas ! Voyez, monseigneur, comme le visage de l'Aventurier s'est couvert d'une teinte jaunâtre !

—La foule multiplie le danger, observa le prieur d'un couvent.

—La fièvre jaune se communique avec la rapidité de la foudre, monseigneur, ajouta le médecin de don Christoval.

Alors les prieurs s'éloignèrent sans attendre la réponse du gouverneur, et retournèrent avec tous leurs moines se renfermer dans l'enceinte de leurs couvents. Les confréries ont disparu. Le peuple s'est enfui.

Quelques hommes mal vêtus erraient seuls encore sur la place. Don Christoval de Figuera n'est plus entouré que de ses *lanceros* immobiles.

Sur son ordre, ils s'avancèrent, d'assez mauvaise grâce vers le chariot d'où Joaquin Montbars et Jean David ne sont pas encore descendus.

Mais ce dernier, au même instant, sourit et leur dit :

—Approchez, mes braves, et faites vite. Autrement je vous échapperai comme Pitriens.

Les lanceros s'arrêtèrent. Il continue :

—Grâce à Dieu ! le sang gonfle mes yeux et bourdonne dans mes oreilles ! C'est la fièvre jaune qui s'annonce ! venez, mes braves ! que ma mort même soit fatale aux Espagnols ! venez ! la fièvre jaune n'attend pas !

A ces effrayantes paroles les lanceros se consultent du regard, hésitent et tremblent bientôt à leur tour devant ce condamné garrotté et sans force, qui chancelle et s'affaisse sur lui-même.

Plus il devient faible, et plus ils s'épouvantent. Plus la violence du mal le courbe et l'étreint, et plus ils reculent. Enfin, quand ils voient un sang noir jaillir de ses yeux et de ses oreilles, ils s'enfuient, laissant Joaquin debout, mais les mains liées, sur le chariot, entre ses deux compagnons pestiférés. Il reste là, frémissant d'impatience, mais conservant peut-être un espoir !

Don Christoval et Eusebio virent alors les quelques hommes épars sur la place se rapprocher d'eux. Le gouverneur s'écria :

—Ces mendiants seront peut-être plus braves que mes soldats et m'aideront à remplir mon devoir.

Mais Eusebio ayant entrevu le visage de l'un d'eux, répliqua aussitôt :

—Fuyons, monseigneur, ce sont des Frères de la Côte qui se sont introduits dans la ville, grâce au tumulte, en se déguisant sous ces haillons !

Le gouverneur resta interdit. Mais avant qu'ils eussent pu faire un mouvement, ils furent entourés, saisis, garrottés et enlevés par les aventuriers.

Joaquin se crut déjà libre. Les cordes qui serraient ses poignets allaient être déliées. Il cria d'une voix éclatante :

—A moi, à moi, frères ! à moi, vaillant Olonnais !

Car c'est l'Olonnais que Eusebio a reconnu, c'est lui qui commandait l'expédition.

Mais pour la première fois la terreur a effleuré l'âme des aventuriers. Ils regardent le mort et le moribond étendus à terre et pas un d'eux n'ose faire un pas en avant vers le funeste chariot.

—Qu'attendez-vous donc, mes frères ? reprit Joaquin avec surprise.

—La fièvre jaune n'est pas un ennemi que l'on puisse combattre avec les armes et le courage de l'homme, répond l'Olonnais en hésitant.

—Vous auriez peur, vous ! s'écrie le jeune homme d'un ton de doute douloureux.

—Ecoute, Montbars, continue l'Olonnais, nous ne sommes pas venus à San Fernando pour te délivrer, toi, mais pour sauver nos compagnons. Ne t'es-tu pas fait *marron* lorsque tu étais l'engagé de Michel-le-Basque ?

—Oui, réplique Joaquin.

—Tu as violé nos statuts, poursuit l'Olonnais. Nul de nous n'est obligé de te dévouer sa vie. Tu es condamné.

—Eux aussi ! murmure le malheureux. Fais-lui baisser sa tête sur sa poitrine avec résignation.

Les aventuriers se groupent, jettent un dernier regard d'hésitation sur le chariot et se disposent à s'éloigner.

Tout-à-coup Joaquin est frappé d'une idée nouvelle ; et s'adressant à l'Olonnais :

—Ecoute, maître, une dernière prière, s'écrie-t-il, en récompense de tous les services que j'ai pu vous rendre.

—Parle ! répond le filibustier.

—Dans la rue de San Isidro, continue Joaquin, il y a une maison clôturée. La porte en a été fermée, comme le couvercle d'un cercueil, sur une femme vivante, et cela par vengeance. Tu comprends ! se venger d'une femme, jeune, belle, innocente, c'est horrible ! n'est-ce pas ? Eh bien ! promettez-moi de rouvrir cette porte, promettez-moi de rendre à cette pauvre enfant l'air, la liberté, la vie !

—Ton désir sera accompli. Adieu, frère, réplique simplement l'Olonnais.

Et les Frères de la Côte s'éloignent à pas lents, ayant presque honte de leur faiblesse, mais dominés malgré eux par une crainte indéfinissable.

Ils regardent sans envie les tentures appendues aux murailles, les vases et autres objets précieux qui brillent sur les balcons solitaires, tout ce luxe étalé dans les rues silencieuses qui ressemblent à celles des villes mortes et enchantées des contes arabes.

Arrivés devant la maison clôturée, les Frères de la Côte s'arrêtèrent. Quelques coups de hache d'abordage l'eurent bientôt enfoncée.

Dona Carmen était restée immobile et presque égarée de désespoir sur son balcon. A la vue de ces gens déguenillés qui battaient la porte en brèche, elle crut qu'on venait la chercher pour la faire mourir, que Eusebio l'avait enfin dénoncée, et, en frissonnant, elle descendit l'escalier pour aller au-devant des aventuriers.

Quand l'imposteur la vit paraître, il se dit :

—Joaquin a cru la sauver, mais je puis encore la perdre. Senorita, ajouta-t-il avec son sourire sinistre, écoutez-moi !

—Il est mort, n'est-ce pas, s'écria la jeune fille, puisque vous souriez ainsi !

—Non ! Il est vivant, dona Carmen, mais il est encore enchaîné, prisonnier, condamné, seul sur le chariot de mort, à la place San Isidro.

Les aventuriers l'interrompirent en criant :

—Silence, bavard, ou le bâton te fera taire !

—En route ! commanda l'Olonnais. Chaque minute de retard peut nous devenir funeste dans cette ville pestiférée !

Eusebio ne put qu'ajouter :—Vous seule, señorita, pouvez oser le délivrer !

La troupe se remit en marche. Mais Eusebio eut le temps de voir dona Carmen se diriger vers la place aussi rapidement que le lui permettaient ses forces épuisées, et il murmura en ricanant :

— Oh ! mon frère don Ramon est vengé, vengé de tous les deux, car elle périra par lui !

Cependant dona Carmen s'avancait, pâle comme un fantôme, vers le lieu de l'exécution. Elle resta stupéfaite devant le spectacle singulier qu'offraient cette place illuminée et muette d'un silence de mort, cette potence veuve de ses condamnés, cette église dont les cloches sonnaient toujours.

Et quand Joaquin lui apparut, debout sur le chariot, éclairé par toutes ces lueurs tremblantes, seule créature vivante sur cette place où une si grande foule se pressait quelques instants auparavant pour le voir mourir, elle crut être le jouet d'un rêve.

— Joaquin ! Joaquin ! murmura-t-elle.

— Qui donc se souvient encore de moi ? répondit le malheureux en tressaillant et en relevant la tête.

— Ne le devinez-vous pas ! ne me reconnaissez-vous pas ! s'écria-t-elle avec un transport de joie indicible en étendant les bras vers lui.

— Dona Carmen libre, arrachée encore vivante à son sépulcre, ici, devant moi ! Ils m'ont tenu parole, les braves compagnons, dit Joaquin. Qu'ils soient bénis mille fois !

La jeune créole s'avança encore.

— Et aussitôt libre, reprit-elle, je suis venue à vous, Joaquin.

— Vous ne m'avez pas oublié, vous, dona Carmen, répondit-il d'une voix pleine de douceur. Oh ! mais ! non ! non ! N'approchez pas ! n'approchez jamais de ce chariot, ajouta-t-il avec terreur.

— Pourquoi donc ! interrompit Carmen. Je vivrais, moi, et je vous laisserais mourir ! avez-vous pu le croire !

— Mais vous ne savez donc rien, répliqua le condamné. Fuyez, fuyez bien vite ! Vous ignorez donc que seul j'ai fait peur à tout un peuple, que deux hommes mes frères, sont tombés à terre, frappés par la fièvre jaune comme par un coup de foudre ! Les beaux témoins que vous choisiriez-là pour nos fiançailles ! ajouta-t-il avec un rire amer. Oh ! fuyez dona Carmen, car tout à l'heure mon visage sera horrible comme le leur, et mon souffle donnera la mort... Oh ! il me semble déjà qu'une sueur glacée baigne mon front !

Dona Carmen s'approcha davantage du chariot, frissonnant à la vue des cadavres de Pitrians et de Jean David, mais s'élevant par la force du cœur au-dessus de cette crainte instinctive.

— Joaquin, répondit-elle avec calme, qu'aimez-vous donc en moi ! Si je n'étais plus belle, si la souffrance éteignait mon regard, flétrissait mon visage, m'abandonneriez-vous ! N'aimeriez-vous donc que la jeune fille heureuse et souriante !

— Vous, Carmen, me faire une telle demande ! s'écria l'aventurier ; mais pour moi, vous êtes la vie même. Ce n'est pas dona Carmen de Zarates que j'aime, c'est vous.

Dona Carmen, sans répondre, s'avança entre les deux cadavres qui gisaient à terre, et appuya sa main blanche et amaigrie sur le chariot.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez, vous, poursuivit Joaquin avec désespoir.

— N'approchez pas, car il me passe comme des éblouissements devant les yeux : c'est là un symptôme terrible !

— Vous souffrez ? répondit Carmen.

Et, montant avec effort sur le chariot, elle posa sa main tremblante sur les mains du condamné. Elle sentit une larme brûlante y tomber. Elle continua d'une voix émue :

Joaquin, le courage d'une femme peut faiblir devant des épées nues ; elle n'est pas maîtresse d'empêcher son sang de se glacer, son visage de pâlir, ses yeux de se fermer d'épouvante. Mais quelquefois, là où le courage des hommes les plus résolus recule, notre âme s'exalte et grandit. Joaquin, j'ai à expier les torts de mon orgueil envers vous. Nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

— Hélas ! dit le jeune aventurier, vous voulez donc mourir par moi, Carmen ? Mais c'est infâme de tuer tous ceux qu'on aime ! Je serais mort si heureux, me sachant aimé !

La jeune créole sourit.

— Tout à l'heure votre divin sourire s'éteindra, crispé par la douleur, ajouta Joaquin avec désespoir. Oh ! mes mains se glacent !

Dona Carmen se mit alors à dénouer, à rompre avec ses doigts délicats les cordes qui serraient et engourdisaient les poignets de l'aventurier. Puis s'agenouillant devant lui, elle détacha celles qui s'enroulaient autour de ses pieds, et se relevant alors fière de son action, elle lui dit :

— Maintenant vous êtes libre, Joaquin, embrassez votre femme, car, devant Dieu, je jure que je n'aurai jamais d'autre époux que vous.

Le jeune homme la regarda d'un air de doute, n'osant croire à de si douces paroles ; mais lorsqu'il vit la rougeur qui empourprait les joues pâles de l'Espagnole, il la serra sur son cœur dans une étreinte passionnée, en s'écriant :

— Oh ! je suis trop heureux pour mourir maintenant !

Une heure après, ils étaient en mer, et l'aventurier aidait bravement Gongora à manœuvrer sa barque. Le lendemain ils abordaient tranquillement devant le hatto de la Rancheria. Comme l'avait prédit la jeune fille, leurs malheurs devaient finir là où ils avaient commencé.

VI.

ÉPILOGUE.

Six mois après, par un de ces beaux crépuscules dorés qui, aux Antilles, font des premières heures de la nuit un second jour féérique, dona Carmen, entourée de quelques esclaves, attendait Joaquin, parti pour la chasse depuis le matin, dans cette clairière du bois de mangles où pour la première fois ils avaient vu apparaître le Léopard. Ses regards rêveurs s'arrêtèrent sur deux tombes qui s'élevaient à la place occupée autrefois par le boucan du vieil aventurier. Ces tombes renfermaient les dépouilles mortelles du marquis Bernard de Cossé et de Margaret la Seigneuresse.

Par moments dona Carmen écoutait les bruits vagues de la forêt et envoyait quelques-uns de ses esclaves à la découverte. Enfin le son joyeux des trompes éclata dans le lointain, et un sourire éclaira son visage. Le son se rapprocha ; alors elle resta immobile et comme indifférente. Enfin Joaquin, vêtu d'un élégant costume de veneur, arriva suivi de ses chasseurs et de sa meute.

— Toi ici, Carmen, à cette heure ! s'écria-t-il d'une voix émue. Quelle imprudence !

— J'étais inquiète de ton long retard, répondit-elle en le regardant avec amour, et je suis venue t'attendre ici, car je sais que chaque jour tu t'arrêtes quelques instants dans cette clairière.

— Es-tu jalouse des morts, chère enfant ? reprit Joaquin avec un sourire mélancolique. Je suis en retard en effet ; j'avais cru entendre dans le bois le hallali des boucaniers, et une curiosité involontaire m'a entraîné.

— Ah ! vous n'avez pas oublié tout-à-fait votre belle vie d'aventure, interrompit vivement Carmen. Vous aimeriez à revoir vos vieilles connaissances du port de la Paix.

Joaquin allait répondre quand ils entendirent soudainement retentir quelques cris et virent un malheureux engagé hâve, exténué, s'élançant du bois dans la clairière et se précipiter vers eux en s'écriant :

— Au secours ! Ayez pitié de moi, braves gens ! Je suis Espagnol ! Sauvez-moi des ladrones !

Joaquin et Carmen le regardèrent d'abord avec compassion. Mais tout-à-coup ils tressaillirent et s'écrièrent en reculant avec mépris :

— Eusebio Carral !

A son tour le misérable leva les yeux sur eux, et une ex-

pression de surprise et de rage passa sur son visage en reconnaissant les deux jeunes gens et en voyant l'air de bonheur empreint sur leur visage.

En ce moment un boucanier, autour duquel bondissaient des bracs et d'autres chiens de chasse, s'avança hardiment, sans être intimidé par la présence des Espagnols, et leva sa lienne sur l'imposteur, en disant :

—Lâche fainéant !

—Je vois que l'Olonnais est toujours le même, dit Joaquin en tendant la main au boucanier.

Ce dernier fixa des yeux étonnés sur son ancien compagnon, et murmura :

—Joaquin ! Est-il possible ! c'est bien toi que je retrouve sous ce brillant costume !

Puis regardant dona Carmen, qui rougit :

—Allons ! s'écria-t-il, une femme a donc eu plus de courage que nous autres Frères de la Côte. Sans rancune, Joaquin. Tu es un seigneur maintenant. Moi je reste toujours un franc aventurier, riche aujourd'hui, pauvre demain. A quoi serviraient des piastres dans la poche d'un mort, et tous les jours nous risquons notre vie. Adieu Joaquin.

Et lui serrant la main, il s'enfonça dans le bois avec sa meute en faisant marcher devant lui Eusebio,

—Quant à toi, lui dit-il, tu peux faire tes adieux éternels aux habitants de la Rancheria. Tu mourras engagé, car tu ne seras jamais digne de devenir un franc boucanier !

Joaquin suivit l'Olonnais du regard et laissa échapper un soupir.

—Regrettez-vous, Joaquin, cette vie de vagabond ? lui dit dona Carmen.

—N'êtes-vous pas l'univers pour moi ! répliqua tendrement le jeune homme. Notre union a été achetée par la mort de tous ceux que nous aimions. Mais du moins Margaret est vengée, puisque l'imposteur, dont la haine nous a poursuivis avec tant d'acharnement, a reçu de Dieu un si cruel châtement dans sa destinée présente, et surtout dans le spectacle de notre bonheur.

Et les deux amants reprirent lentement le chemin du hatto, tandis que les étoiles semaient leurs étincelles d'or sur l'azur plus foncé du ciel.

FIN.

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

LES VOLEURS DE CHEVAUX.

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. POULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL

LETRE IMPORTANTE

Montreal, 13 juillet 1886.

M. A. POULIN, Gérant de la Saint Léon Water Company,
Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, une femme souffrait de la dyspepsie, insomnie, d'émoussé, et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait parler aucun verre. On lui conseilla de faire usage de l'eau Saint Léon, tel que j'écrit. Elle en prit depuis 15 jours et maintenant elle se portait mieux qu'elle ne se sentait. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maux, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,
Votre, etc.,

ALFRED LAFORTE,

Forgeron et Ferblantier, 48 rue St-Jacques.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT

DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE,

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

365, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.—On sollicite une visite.

MADAME GIGUERE & CIE

NO. 710, RUE STE-CATHERINE

viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Chemise, Arresine, Broderie, Peintures à l'Huile sur Satin et de l'ouvrage en Cire de toute espèce, etc.

N. B.—Une modiste de première classe est attachée à cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse : 710, Rue Ste-Catherine.

NUMEROS PARUS :

1. La Goelette Mystérieuse
2. Un revenant
3. La Jeune Silérienne
4. La Femme au Doigt Coupé
5. Les Trois Chercheurs de Pistes
6. La Perle Noire
7. Tolla
8. L'Abime
9. Le Banquier des Pirates
10. L'Archipel en Feu
11. Taneride de Rohan

12. Nora
13. Le Petit Vieux des Batignoies
14. Une Passion Indienne
15. L'épave du Cynthia
16. Le Secret de Patrick O'Donoghon
17. L'héroïne du Désert
18. La Rose Blanche
19. Le Dernier des Enfants d'Edouard
20. L'incendiaire
21. Un Duel au Desert
22. Le Pêcheur de perles

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS EST PUBLIEE AUX PRIX SUIVANTS:

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - \$1.25
PAYABLE D'AVANCE

LE NUMERO, 5 CTS.